This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 447604

RÉFLEXIONS CELTIQUES

N
72
.V68

SUR

L'état biologique du monde civilisé

A PROPOS DU SALON DE 1870

PAR

SIDNEY VIGNEAUX

PARIS
IMPRIMÉ CHEZ JULES BONAVENTURE
QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 55.

1870

TAIRE
FAIRE

N
72
.V68

100

RÉFLEXIONS CELTIQUES

SUR L'ÉTAT BIOLOGIQUE DU MONDE CIVILISÉ

A PROPOS DU SALON DE 1870.

Paris. — Imprimé chez Jules Bonaventure,
55, quai des Grands-Augustins.

RÉFLEXIONS CELTIQUES

SUR

L'état biologique du monde civilisé

A PROPOS DU SALON DE 1870

PAR

SIDNEY VIGNEAUX

PARIS

IMPRIMÉ CHEZ JULES BONAVENTURE

QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 55.

1870

Vignaud
5-5-30

Une visite au Salon a porté l'auteur de ces réflexions à considérer les rapports nécessaires entre les manifestations artistiques d'un groupe civilisé et les diverses vicissitudes biologiques de ce même groupe. Cet examen l'a entraîné à la recherche de la Méthode et de la raison d'Etat qui permettent de reconnaître et de mesurer ces rapports. Ceci n'est donc point un compte rendu des œuvres exposées; c'est un essai de physiologie sociale, un aperçu clinique de la situation, dont les beaux-arts ne sont que le point de départ et pour ainsi dire le déterminatif.

7-3-30 Duys

(Extrait de la *France médicale* de juin 1870).

RÉFLEXIONS CELTIQUES

SUR L'ÉTAT BIOLOGIQUE DU MONDE CIVILISÉ

A PROPOS DU SALON DE 1870,

PREMIER ENTRETIEN.

DE L'ÉTAT DE CONSCIENCE,

I. Difficultés actuelles de la critique d'art. Empêchements intrinsèques et extérieurs.—II. La méthode, même intégrale, est insuffisante au critique sans une raison d'État. État de conscience celte. —III. La diagnose sociale est possible au moyen de signes fournis par l'évolution artistique.

I

Quand on considère le peu de loisirs et de liberté que laissent aux esprits les mouvements si multiples qui se produisent sur la topographie que nous habitons, il est impossible de ne pas reconnaître que la critique d'art se trouve reléguée au second plan des préoccupations d'un chacun. Les intérêts en cause sont, avant tout, politiques, religieux, industriels. L'hygiène publique est discutée, l'organisation intérieure est à l'état d'étude et de remaniement. La plupart ont sur l'estomac un petit discours à placer, et le nombre des éloquents simultanés est si considérable qu'il

empêche le recueillement de l'homme qui veut se former une opinion, et détourne l'attention des lecteurs auxquels il s'adresse. Ce n'est que demi-mal de n'être point entendu, mais il est plus grave de ne pouvoir s'entendre soi-même, lorsqu'on est un véritable critique. Et par ce mot de critique, je n'entends point ces intraitables procéduriers de la brosse et du ciseau, pour qui tout est dans la technique du métier, véritables calligraphes qui auraient jugé l'œuvre de Shakspeare ou de Rabelais d'après les immortels principes de la coulée ou de la bâtarde. Pas davantage les gens qui toisent l'œuvre d'après les opinions politiques, les relations sociales ou l'extrait de naissance de son auteur. Encore moins ces Narcisses, qui ne voient dans ce qu'on leur soumet que les phrases chatoyantes dont ils vont enrichir les lettres; ni ceux enfin dont les jugements sont à tant de titres inqualifiables pour qui veut demeurer strictement poli. Ces gens-là se tirent toujours d'affaire, et le bruit d'alentour ne saurait leur porter ombrage. Les hommes, au contraire, qui, par le travail et l'étude, poursuivent âprement la découverte de la vérité, ont d'autant moins besoin de ce surcroît d'embarras qu'ils ont en eux-mêmes la véritable difficulté, celle qui naît des contradictions et des doutes, d'une conscience qui se demande quelle garantie elle a de la valeur de son appréciation; quel est son droit de juger avec les éléments dont elle dispose? D'une conscience qui sent bien qu'il ne suffit pas, pour être un bon juge, de s'improviser discoureur ès matières d'art.

Ne peut-on pas, en effet, douter même aujourd'hui, si l'art est objet de critique, si l'on a le droit de substituer son goût et son appréciation à ceux de l'artiste lui-même? Tant que vous vous bornez à lui dire :

Voilà qui n'est pas conforme à la vérité anatomique, ceci n'apparaît pas à la lumière suivant les dégradations scientifiquement observées ; vos teintes nous heurtent l'œil ; vous ignorez la loi du prisme et de la complémentation des couleurs, ou tous autres préceptes de la grammaire des arts plastiques, cela va à peu près; mais il est certain que la plus parfaite connaissance du métier est insuffisante pour faire une œuvre d'art, et que toute la correction du monde ne saurait nous faire éprouver cette sensation que cause le beau. Il y a des artistes qui ont violé, de parti pris, les règles du dessin et de la couleur, pour mieux affirmer qu'ailleurs était le but de leur recherche, qu'ils n'étaient pas des conservateurs de procédés plastiques, des bons élèves de telle ou telle école, mais des hommes qui, au travers même de l'incorrection, cherchaient à rendre le beau qui leur était cher. Et, en somme, cette correction si désirable n'est pas ce dont il s'agit. Au Salon, nous ne sommes plus à l'atelier; ici, chaque artiste doit savoir son métier ; une œuvre de peintre insuffisante ne saurait attirer l'attention ; notre œil établit à son encontre un salon des refusés. Mais il s'agit d'apprécier cet impalpable et ondoyante qualité qui s'appelle la beauté. Le critique, resserré là dans son vrai rôle, se demande s'il est quelque part un étalon pour en mesurer la valeur, et le doute de Pascal, «vérité en deçà, erreur au delà,» l'assiége sans merci. Il faut le résoudre, ce doute, quand une fois il a mordu le cœur ; il faut le vaincre sous peine d'en être dévoré ; et voilà que l'on creuse sa cervelle, que l'on ressasse tout son bagage scientifique, que l'on invoque toutes les méthodes anciennes et modernes, et qu'avec effroi on constate leur état permanent de contradiction. On les voit toutes inutiles, ne donnant

SE TAIRE
FAIRE

N
72
.V68

moins il ne s'est pas privé de sexe pour éviter les conséquences de l'amour.»

« Cette soumission plus ou moins consciente à la force, à l'influx vivant de la genèse éternelle, n'est-ce donc pas elle qui fait l'artiste encore qu'elle ne soit point l'art ? »

« Comment donc l'artiste relèverait-il des préceptes d'une dialectique, d'une méthode, d'un tribunal? Comment relèverait-il d'un public qui ne s'impressionne jamais, ou d'un critique qui ne s'impressionne pas aux mêmes sources? L'artiste ne serait-il pas infaillible, et ne trouverions-nous laid en lui que ce qui n'est pas dans la portée de notre vue, dans le cercle de notre horizon? »

Voilà ce qu'entendent ceux qui prêtent l'oreille aux voix intérieures. Ainsi se prépare pour le critique de 1870 un oreiller épineux qu'il ne lui est point permis d'abandonner; car, en dépit de toutes les objections, la conscience affirme énergiquement qu'il n'est rien qui ne relève de ses arrêts, et que l'artiste, avec sa fantaisie passionnée, n'est point un être sacré dont il faille adorer toutes les productions.

Force nous est donc de revenir à une méthode et de forger nous-même l'instrument qui ne nous est point fourni par la science ambiante.

II

C'est là véritablement l'objet des présentes réflexions; j'ai expérimenté l'incomplet des méthodes actuelles et voudrais esquisser le plan général d'une méthode critique; mais j'affirme hautement que la méthode la plus complète et la mieux possédée n'est de rien si elle ne se rapporte à une raison d'Etat, et

que, sans l'une et l'autre, nul jugement ne saurait avoir de raison de se produire, sur l'art et sur rien ; que c'est la réunion de ces deux termes dans un homme, qui lui constituent un état de conscience, c'est-à-dire la possibilité d'asseoir un jugement, le courage de le rendre et d'endosser les responsabilités qui s'en peuvent suivre. J'affirme que le Celte seul, à cette heure, possède en tradition et en réalité, un état de conscience total et non obnubilé, que tout autre est partitif, ou dégradé, ou fini.

En avançant, je montrerai ce que j'entends par un Celte qui n'est point tant un homme né d'une race dont il est difficile de retrouver la pure source charnelle, qu'un homme ayant un état de conscience total en dehors du romanisme. Dès à présent, je puis dire que cet état de conscience a été le lot de cette race d'hommes qui, bien avant les Kymris, s'est établie sur le sol géographiquement désigné du nom de France ; qu'aucune puissance n'a pu le détruire, et qu'il semble destiné à remplir à son tour son œuvre sur cette topographie des cinq fleuves, envahie depuis de longs siècles par toutes les races, toutes les forces, tous les mélanges ; que là, enfin, il est chez lui ; parce que là où l'on a œuvre plus valante à faire, on est chez soi.

Le besoin d'une différence de race et d'état social s'est de tout temps imposé à ceux qui ont essayé la critique des mœurs ou coutumes d'une civilisation. Montesquieu, Voltaire et bien d'autres, ont fait juger les Français par des Persans, des Chinois, des Hurons, des Saxons et des Iroquois. Aujourd'hui que toutes les races sont en France et s'y meuvent librement, il me paraît impossible d'appeler l'étranger pour juger la collectivité française, et naturel d'évoquer l'autochthone qui jugera les étrangers chez lui.

III

Je terminerais ici tout court ce premier entretien, s'il ne me sautait aux yeux que je viens, à propos de quelque brimborion de peinture ou de sculpture, de revendiquer le droit de juger l'évolution française, et je tiens à montrer que je n'ai pas laissé d'apercevoir l'objection qui consiste à demander quels rapports il y a entre l'œuvre plastique d'un artiste plus ou moins libre penseur et l'évolution sociale au milieu de laquelle se produit son œuvre? Et même, étant accordé un rapport quelconque, quelle en est la limite et la mesure?—« Ne craignez-vous point, me dit un ami, de donner trop d'importance aux signes que peut présenter un tableau? Prendre un salon pour un thermomètre social, c'est mal choisir son terrain d'observation. Rien n'est si mobile, si libre de toute préoccupation et dégagé d'influence, que la fantaisie artistique, rien de si peu prévu que la nature de cette production, rien de si flottant, de si peu rhythmé, de si peu concluant. Que ne tirez-vous plutôt vos déductions de l'état de nos institutions, de la statistique et de l'économie, de la littérature même et de ses formes? Là peut-être, avec du soin, de l'esprit, beaucoup de contrôle et une grande modération, pourriez-vous trouver les éléments d'un diagnostic intéressant, sinon péremtoire.»

Certes, je suis loin de penser qu'il n'y a pour un sémiologue d'autres indications que celles qui naissent des productions de l'art; tout peut s'étudier à propos de tout, et il n'est pas douteux qu'il ne soit bon de vérifier par l'étude de plusieurs termes et de l'ensemble, les observations particulièrement et localement recueillies. Mais, contre l'avis de beaucoup, je

suis assuré que les artistes, qui se supposent la corporation la plus libre de l'influence sociale, et la moins solidaire de la marche générale de la civilisation; qui ignorent le plus souvent avec les lois de la vie nationale, les conditions religieuses, morales, judiciaires, militaires, littéraires, communes à toute collectivité; que les artistes qui se croient d'autant plus libres de liens et de lois qu'ils les ignorent davantage et s'en préoccupent moins, sont, au contraire de tous les citoyens, ceux qui subissent le plus toutes les fatalités, et donnent, par conséquent, dans l'ensemble de leurs produits, le meilleur décalque des situations ambiantes.

Qu'il me soit donc permis, sous le bénéfice de cette opinion toute personnelle, de considérer l'art comme un écran sur lequel se projettent de vives et véridiques silhouettes, et d'estimer de là le point où nous a porté le mouvement général de l'humanité.

Au courant de mes réflexions, se trouveront les motifs qui me font penser de la sorte, et si je demande un peu de crédit, de répit, pour tant de fils laissés en arrière, je n'en solderai pas moins mes promesses en la monnaie dont je dispose.

DEUXIÈME ENTRETIEN.

DE LA MÉTHODE ET DE LA RAISON D'ÉTAT.

I. Réserves sur les qualifications données à certaines méthodes. Il n'y a qu'une méthode.—II. Esquisse de méthode intégrale. Les éléments composants, la fonction et la série, la mise en œuvre — III. Raison d'État. Tout jugement implique la notion de la raison d'État totale et l'emploi d'une raison d'État partitive.—IV. Objections.—V. Réponse empirique.

I

Tout homme qui juge bien fait usage, consciemment ou non, de la méthode intégrale. Méfions-nous donc de ceux qui nous exposent une thèse simpliste, ou qui donnent à certains termes une prédominance absolue. Ils corrigent, par leur habileté personnelle, les lacunes de leur doctrine et laissent à leurs disciples naïfs les déceptions que leur procure l'usage d'un outil dont le maître oublie de s'embarrasser quand il s'en *vat* en guerre. Ces méthodes simplistes n'existent pas, c'est l'homme qui existe, et dès lors tant vaut l'homme tant vaut la méthode. Méfions-nous aussi des étiquettes qui tendent à faire croire aux adeptes qu'ils sont seuls en possession de certains moyens primordiaux et essentiels dont tout le monde se sert sans bruit et sans

fanfares. Par exemple, sachons qu'il n'y a pas de méthode qui ait le droit de se dire positive. Tout chercheur scientifique poursuit également des résultats positifs. Si les positivistes supposent que les travailleurs d'alentour courent après l'illusion, ils sont naïfs ; mais s'ils supposent que leur étiquette fait preuve qu'ils atteignent, au moyen de leur méthode, la vérité que tous désirent, ils sont plus naïfs encore ; car c'est évidemment là ce qui est en question.

Autant dirais-je des méthodes d'observation et d'expérimentation. C'est découvrir l'Adriatique que de supposer qu'on est seul à s'apercevoir de la nécessité de l'observation ; c'est se tromper que de croire l'expérimentation toujours nécessaire pour corroborer la valeur des résultats acquis. On expérimente si l'on peut, en astronomie on n'expérimente jamais, on observe d'une façon plus ou moins réitérée.

Ces réserves faites, voyons quels sont les éléments de la méthode sans qualificatifs ; nous verrons après si ces éléments sont à notre disposition à l'heure actuelle.

II.

Trois recherches avant de juger une œuvre :

1° Savoir ce qui la constitue ;

2° Savoir ce à quoi elle est typiquement destinée ;

3° Savoir comment elle a rempli sa fonction.

L'analyse la mieux faite, la connaissance la plus complète du tout et des détails d'une œuvre quelconque, c'est une constatation. J'examine un organisme, je constate chacune de ses parties, je vois le rapport qu'elles ont entre elles et avec l'ensemble ; je déclare que ses organes sont plus ou moins distincts, plus ou moins solidaires. Mais si j'ignore à quoi il s'applique,

quelle est sa fonction, je ne puis pas juger s'il y est apte ou non.

Cependant, voilà que je connais cette fonction; je mesure le rapport de cet organisme à cette finalité, et déjà je porte un jugement, je déclare l'objet plus ou moins apte à la fonction connue.

Puis-je m'arrêter là? Evidemment non. Il ne suffit pas de savoir si on est plus ou moins apte à la fonction qui vous subordonne, il faut savoir comment cette fonction a été remplie. Il se peut que l'adaptation ait été très-imparfaite, quelles que soient d'ailleurs les aptitudes; il se peut aussi qu'il eût mieux valu que la fonction ne fût pas remplie, et qu'il n'était pas opportun à l'ordre général qu'elle le fût. Le jugement qui ne tient pas compte de ce dernier terme serait nécessairement incomplet, car si les éléments s'adaptent aux fonctions, les fonctions s'adaptent à une finalité. D'où l'on voit que la connaissance de cette finalité, c'est-à-dire de ce pour quoi la fonction est faite, est l'élément primordial du jugement. C'est cet élément qui se nomme Raison d'Etat.

Je signale accessoirement la nécessité d'une sériation de fonction bien faite, car si les fonctions sont partout les mêmes, elles sont exercées d'une façon plus ou moins complète, d'après le degré d'action des espèces vivantes.

Nul ne peut se refuser à suivre cette filière, à considérer ces rapports successifs des parties à l'individu, de l'individu à la fonction, de la fonction à la mise en œuvre, de la mise en œuvre à sa raison de produire. Cette opération terminée, le jugement est rendu.

Mais quel gage avez-vous de sa justesse? Votre arrêt est là, méthodique, selon la formule, mais qui dit que vous avez bien observé l'objet? Qui dit que vous

avez la connaissance de la fonction? qui affirme que vous appréciez bien l'opportunité? qui sait si vous avez bien jugé la valeur de la mise en œuvre?

Je ne remonterai pas ici aux sources mêmes de la connaissance; on ne parle pas pour ceux qui doutent de leur propre existence, on n'est pas forcé de prouver aux gens leur réalité. Que ceux qui doutent du témoignage de leurs sens, de leur intellect et de leur sentiment d'une façon absolue aillent apprendre par l'action comment on sort du scepticisme, ou par le suicide comment on sort de la vie. Mais pour ceux qui, toutes précautions prises, savent qu'il est possible d'arriver à une conviction, il reste à déterminer d'une manière indubitable ce point ultime de la finalité, qui est la clef même des rapports successifs sur lesquels porte le jugement. Voyons comment les hommes pourvoient à cette nécessité.

III

Celui-là a une raison d'Etat qui, ayant conscience d'une œuvre supérieure, soumet aux intérêts de cette œuvre l'appréciation qu'il fait de tous autres actes.

Cette conception supérieure n'est souvent que très-spéciale; c'est le clocher, c'est la famille, c'est les appétits personnels, et la raison de décider n'est ainsi motivée que sur un terme insuffisant. La raison d'Etat totale serait celle qui comprendrait toutes ces raisons partielles dans la vue de la loi du monde, et qui permettrait d'apprécier la valeur, tant au point de vue des intérêts de race, de famille, de soi-même, etc., qu'au point de vue du bien-aller de la genèse universelle.

Il est hors de mon cadre de discuter la possibilité de

de connaître scientifiquement un tel ensemble syncrétique. Il est matériellement impossible de démontrer cette possibilité à ceux qui n'ont point les organes pour l'embrasser, comme il est impossible de montrer à un myope un objet éloigné, même quant on le perçoit clairement. Quant à ceux qui ont les facultés voulues, il suffit, lorsqu'ils n'ont pas malignement décidé de n'en point user, de leur montrer la direction en leur disant : Regardez!

Mais en reculant ici devant la preuve du premier terme du jugement comme j'ai reculé devant la démonstration théorique de la certitude, je retiens ceci : que tout le monde qui juge, fait usage d'une raison d'État partitive et que toute raison d'État partielle implique dans l'esprit de celui qui l'emploie la notion de la raison d'État totale.

Et en effet, sans raison d'État il n'y a que des phénomènes; ni observation ni appréciation ne sont possibles. En soi rien n'est mauvais, rien n'est bon, rien n'est propre, rien n'est sale, rien n'est laid ni beau. Le parasite qui vous dévore n'est dans cette fonction ni bon ni mauvais, la trichine a autant de raison d'exister que le porc sur lequel elle vit ou le malheureux qui l'absorbe, l'important c'est qu'elle n'existe pas à vos dépens, car elle diminuerait vos forces ou la durée de votre vie et vous mettrait hors d'état de développer vos facultés et de les appliquer, ainsi qu'il convient, avant de mourir. Le civet est propre dans une blanche assiette, Madame en mangerait ; mais, crac ! le voilà sur le satin de la robe. « Il y a des saletés sur ma robe, dit la victime, il la faut nettoyer. » Ainsi de la Vénus hottentote qui est belle dans son pays, ainsi de toutes choses.

Donc le laid, le beau, le propre, le sale, le bon, le

mauvais, ne sont jamais des qualités inhérentes à la substance de l'objet. Vous seriez cent mille armés de microscopes matériels et moraux que vous n'en avanceriez pas davantage ; les qualifications, les jugements sont, ainsi que nous l'avons avancé, le résultat de la comparaison des facultés naturelles de l'objet avec la finalité à laquelle il a été appliqué, de telle sorte que nous disons : bon, beau, bien, parce que l'adaptation est conforme au type ; le contraire, lorsque l'objet se présente hors de sa fonction typique, ou bien encore lorsque fonctionnant normalement suivant sa loi, il empêche une autre fonction de s'accomplir. Il en est ainsi, en général, lorsque la bête dévore l'homme, à l'inverse quand l'homme dévore la bête, tout est bien, parce que la fonction de l'homme est instinctivement déclarée supérieure à celle de la bête, et que le mal n'est pas de troubler la fonction du voisin — ce qui est la vie même, le *struggle for life* de Darwin — mais de subordonner le libre cours des fonctions inférieures aux supérieures.

D'où la nécessité d'une échelle sériaire des fonctions. Cette échelle est nécessairement établie d'une façon plus ou moins précise dans l'esprit de tout homme qui juge, c'est la condition même de son jugement; il a une raison d'Etat qui lui permet la sériation et le sens de l'opportunité, mais cette raison d'État, comme nous l'avons déjà signalé, est souvent fort étroite. Tel n'a d'autre préoccupation que l'instinct de sa conservation animale, il est prêt à tout sacrifier à ses besoins sensuels, il est de ceux qui brûlent Paris pour faire cuire leur œuf. Tel autre a le sentiment de la famille; il s'y dévoue nuit et jour, il s'excède de veilles, il donnerait sa vie pour ses petits, et jusque-là tout va bien; mais il sacrifierait à cette famille le repos

de la cité, il trahirait l'État pour faire vivre sa progéniture, ce qui est horrible et tout simple, cet homme n'ayant le sens que de la fonction paternelle et ne voyant point plus haut. Passons les degrés intermédiaires, regardons l'homme qui a le sens d'une patrie, d'une divinité, il est tout aussi soigneux que l'instinctif de maintenir l'équilibre de son organisme, tout aussi père, époux, notaire que le second ; mais pour son Dieu, pour sa patrie, il jettera aux bêtes sa famille et lui-même; car ce qui importe c'est que le Dieu soit honoré, c'est que la patrie soit vivante.

Mais quelle que soit la partitivité du terme constitutif de la raison d'État elle n'est pas moins au fond absolue et totale.

Comment un homme saurait-il la loi de son existence personnelle, la loi de sa constitution familiale, de sa ville, de sa patrie, s'il ne prétendait connaître la loi totale à laquelle ces termes se rapportent? Il peut bien juger l'enfant et le citoyen au point de vue de la famille et de la cité, la cité au point de vue de la patrie, mais avec quelle raison d'État jugera-t-il la patrie, sinon avec la raison d'État totale? Cela n'est pas douteux, à moins qu'il ne préfère avouer que tout en prenant la patrie pour terme de rapport il le fait dans l'ignorance de la loi qui la gouverne ; ce qui serait l'aveu complet qu'il ne juge point, mais se borne à témoigner des préférences, d'après ses fantaisies et ses appétits du moment.

Si donc tout homme a la notion d'une raison d'État totale et d'une raison d'État particulière les questions qui se soulèvent sont de savoir :

Si l'État de la raison duquel il argue, est une réalité?

S'il peut arriver à la connaissance de cette réalité et de la loi de son existence?

Enfin, quelles sont les raisons d'Etat ayant cours; si elles sont suffisantes comme principe de nos jugements, et au cas négatif, s'il est possible d'en percevoir une qui réponde aux besoins présents?

Je réponds en deux mots, sauf à développer au fur et à mesure des évolutions de ma thèse, que l'Etat est une réalité et qu'on peut en connaître la loi ; qu'il ne serait pas permis à un homme sage de faire un acte, un geste, un mouvement, si lui-même ou quelqu'un pour lui ne connaissait cette loi qui est la seule raison d'agir ; qu'en ce moment il n'y a d'autre raison d'Etat en Europe que celle qui nous vient de la Rome des empereurs et des papes; et que cette raison d'Etat est devenue insuffisante à ceux qui opinent, vivent ou gouvernent dans cet organisme vieilli; qu'enfin les Celtes seuls ont connu la méthode intégrale et la raison d'Etat totale, et que c'est la lumière perçue par eux qui maintenant s'élève au zénith pour éclairer le monde, alors que celle qui a illuminé Rome s'atténue lentement et s'éteint.

IV

Les objections ne sauraient manquer en face de tant d'affirmations ; la plupart me furent dernièrement signalées au Salon même par un homme de plume qui me veut quelque bien. Je lui exposai, comme je l'ai fait ci-dessus, que si un critique d'art n'est pas un homme d'Etat, le fidèle d'une église, un moraliste ou un homme de corporation, il n'a par le fait rien qui le différencie de l'artiste ; il ne peut établir un rapport de bénéfice ou de détriment d'un ordre quelconque entre l'objet d'art et les intérêts d'un groupe organique ou fonctionnel ; il ne peut juger de rien que pour lui-

même, tout le monde étant maître d'opposer sa fantaisie personnelle à quiconque n'arguë que de son impression. Que le critique, connût-il tous les secrets de l'art de peindre; ne serait qu'un peintre sans pinceaux, substituant son goût à celui de l'auteur du tableau et que le peintre seul avait droit de ne relever que de son inspiration et de son goût. Je lui fis toucher du doigt le peu de certitude que présente une appréciation qui ne repose que sur les sensations plus ou moins voluptueuses d'un spectateur et que le plaisir n'est pas un guide sûr puisqu'il mène plus de gens à leur perte qu'il n'en conduit à bien.

Le quidam répondit, non sans quelque vérité :

« Certes, nous sentons bien, moi et mes pareils, que la délectation ne donne la loi de rien, qu'elle pousse l'homme au hasard dans tous les piéges et le met sous la main de toutes les fatalités, mais en bonne foi, pour l'instant, il n'est pas d'autre guide. Ceux qui prétendent avoir un criterium se dupent eux-mêmes et perdent le plaisir de la délectation sans gagner la sécurité. Voyez mon collègue le moraliste, il juge toutes choses d'après les lois étroites d'une constitution familiale; il condamne tout ce qui ne tend pas à la production ou à l'entretien de la famille, le célibataire est pour lui un scélérat, le soldat une brute, le prêtre, le savant, l'artiste des fainéants, l'hétaïre un monstre, Curtius un lâche suicidé, Virginius un bourreau, Roméo un porc. Il prétend qu'il suffit pour vivre du « ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qui te fût fait, » comme si les nécessités sociales ne nous forçaient pas, tout le long du jour, à tuer l'ennemi pour vivre en paix, à prendre le bien inutilisé par autrui pour le mettre en valeur, à mentir pour sauver nos proches, à nous suicider pour sauver l'honneur ou la patrie. Au

fond, mon voisin le moraliste ne sait pas plus la loi de la famille et de la société que je ne sais les lois de ma personne ; il juge d'après ce qu'il croit être le bien des hommes, c'est-à-dire qu'il suit comme moi sa fantaisie sur un autre terrain et son opinion ne produit, non plus que la mienne, aucun résultat bénéficiaire à personne. Je le trouve un peu naïf d'aller en chercher si long et de consulter une fausse grammaire avant de martyriser l'orthographe, tout comme moi, suivant son bon plaisir. »

« Ainsi, monsieur, de ceux qui jugent de politique ou de religion suivant des motifs plus ou moins élevés. Vous les connaissez ces cultuels intolérants qui se prétendent religieux ; ils méprisent l'art et la beauté, ils dédaignent le bien-être, ils anathématisent les plus honnêtes gens. Les puritains, les pharisiens, les moines mendiants sont les marins de ce bateau. Au degré suprême, ils sont légumistes, lycanthropes et fanatiques. »

« Quant aux politiques, rappelez-vous Machiavel et ses confrères des républiques italiennes, et voyez si le tout de leur vie n'est pas dans la préhension et la détention de la principauté et si les uns et les autres connaissent quoi que ce soit des fins dernières de l'homme, de ce côté et de l'autre du tombeau. Je ne nie pas, en fait, la commodité d'une raison d'Etat comme terme supérieur d'un rapport cherché ; mais je connais la vie et les hommes, et je vous jure que ceux qui se prétendent assurés de la vérité sur ce point sont des ambitieux, des coquins ou des simples d'esprit. »

« Car entre nous, les lois des choses ne sont que des créations de l'esprit ; l'Etat, la famille, la tribu n'existent pas, bien qu'il existe des gens qui vivent dans des formes observables qui s'appellent du nom d'Etat,

de famille, etc. Comment y aurait-il une raison d'Etat, puisque l'Etat n'existe pas? A quelque degré que vous le placiez, qu'il s'appelle moi, famille, patrie, il est un vain mot. Il n'y a de réel que ce qui peut se positivement percevoir ou démontrer ; l'unité vivante que vous appelez l'Etat est indémontrable. Demandez-le à toute la terre, aux étrangers et aux Français, au divin Moleschott et au formidable Buchner; demandez-le à l'encyclopédique M. Littré; cherchez dans les ouvrages de Proudhon, le destructeur de l'absolu ; voyez M. Taine, l'arbitre de la méthode d'observation et d'expérimentation. Tous, à des points de vue et dans des trajectoires parfaitement différentes, concordent en ce point que les faits seuls sont sujet d'étude, que les lois sont des créations de l'esprit qui sont gouvernées par les faits et variables suivant les facultés perceptives de l'observateur. En un mot, cher monsieur, nous sommes *nominalistes*. M. Taine l'a dit carrément: Dans un siècle où règnent les élèves de Lavoisier, il n'y a pas de place pour ceux de Raymond Lulle. Le réalisme est mort avec le moyen âge, et ce qui est mort ne saurait plus vivre.»

— J'interrompis ici, disant : « Il y a encore des réalistes.»

Mon interlocuteur sourit et reprit : « Vous êtes homme de bonne foi et fort attentif; vous m'affirmez qu'il y a encore des réalistes; je vous crois, mais il n'en faut tenir compte, car de deux choses l'une: ou c'est un débris atavique qui achève de mourir sans puissance, ou bien c'est une puissance qui naît, et nos neveux seront bien vieux avant d'en voir les effets. On vit dans son temps; le monde est nominaliste, et les nominalistes vivent plantureusement; les réalistes, s'ils ne sont fœtaux ou décrépits, sont des meurt-de-

faim pour plusieurs siècles encore, je les néglige. »

« Donc, pour en revenir à ma thèse, je vous déclare qu'il n'y a, en fait de critique d'art, que des fantaisistes ; mais tandis que les uns font de la fantaisie sans le savoir, obstrués qu'ils sont d'intelligence par un tas de préoccupations inutiles, d'autres s'y laissent aller volontairement. Le tout est de plaire à un public qui ne désire comme moi que des impressions agréables, sans se demander jamais s'il ne vaudrait pas mieux porter cendre et cilice. Métier de catin, me direz-vous. Certes ! mais catin et catin il y a ; les riches et les belles ne traversent pas moins bien la vie que les bourgeoises prétendues vertueuses ; et celui qui s'arrêterait devant un tel mot ne fera jamais œuvre de... quoi que ce soit. »

« Mais, interrompis-je de nouveau, les préoccupations que vous signalez chez certains confrères ne peuvent-elles devenir d'aucune utilité ? »

« Si bien, parfaitement, elles servent d'abord à donner une couleur particulière, un style, une apparence d'ordre et de profondeur à celui qui s'en sert, et, sous ce rapport, elles ont un bon côté ; mais le malheur est qu'on s'embrouille ou qu'on devient exclusif. Voyez plutôt ce bon apôtre qui chante les charmes de la nature et de son pays ; il appelle tous les rapins d'alentour à ne plus étudier que la nature et à ne plus chercher de sujets à l'étranger, car ainsi sera faite la gloire de la France A quoi on lui répond : que la nature a du bon, mais que l'étude des choses artificielles n'est pas mauvaise ; que les religions ont fait tout le plus clair du bagage artistique païen et chrétien, et que rien n'est moins dans la nature qu'un Pégase ou une Assomption ; que la Ronde de nuit ne représente guère l'œuvre du grand Pan, et qu'il vaut mieux rendre du

beau pris à l'étranger, que se crever les yeux à n'en point voir chez soi. »

« Ces raisons ne laissent pas que de le toucher un peu dans le fond du cœur, mais c'est tout ; lui et les siens ont leur petit drapeau qui les désigne au public, et ils en vivent sans y croire et sans pouvoir l'agrandir. Je ne leur en veux point, leur vue est courte, c'est des incomplets de nature, ce ne sont point des malades. Mais, où la pathologie commence, c'est quand un critique se loge au cœur le mot *idéal*, qui est le symptôme morbide des esprits inquiets. C'est de cette nébuleuse que l'on tire journellement des apophthegmes tels que ceux-ci :

« Plus il y a d'idéal, plus il y a d'art ! »

« Plus il y a d'idéal mêlé à un but d'utilité, plus il y a d'art ! »

« Plus l'idéal est élevé, plus il y a d'art ! »

« Je ne chicane pas sur le mot idéal qui, pour certains, représente un objet placé je ne sais dans quel pays apocalyptique, et je le prends, comme tout le monde, dans le sens de type conçu dans l'idée, c'est-à-dire dans une cervelle plus ou moins poétique. Mais que diable ! me dira-t-on ce que fait là le plus ou moins de hauteur ou de quantité d'idéal ? Il y a plus d'idéal dans un Léonidas que dans une vache ; une vache est pourtant aussi esthétique que le héros des Thermophyles et Brascassat en peignait d'infiniment plus valables, au point de vue artistique, que le Léonidas que David découpait de sa pâle brosse. Il faut l'idéal qu'il faut, et pas plus que n'en comporte le sujet. Si vous voulez, à force d'idéal, expliquer en peinture les immortels principes de 89, résoudre des équations au second degré, ou représenter les merveilles de la mécanique moderne, vous n'at-

teignez rien, et tombez dans les froideurs compliquées et indigestes de Cornelius ou de M. Chenavard. — La morale et l'utilité mêlées à l'idéal n'ajoutent rien à la valeur d'une œuvre, si ce n'est une préoccupation étrangère à l'esthétique, qui devrait être abandonnée aux prédicateurs et n'a rien à faire chez un peintre. Le mot *utilité* devrait, une fois pour toutes, être à jamais balayé de la face de l'art. M. Gautier en a fait un cadavre dans la préface de Mlle de Maupin, et comme ça n'est pas d'hier, le mort sent déjà beaucoup.— Le malheur de tous ces doctrinaires de l'idéal, c'est qu'ils font de la métaphysique, et vous connaissez l'opinion de Voltaire : « Quand l'auditoire ne comprend plus, quand l'orateur commence à ne plus s'entendre lui-même, on est en pleine métaphysique. » Ce pathos idéal, cette utilité mal définie, sont pourtant le cheval de bataille de bien des écoles, et je vous signalerai sur ce point le regretté P. J. Proudhon, dont il n'y a qu'un instant j'invoquais l'autorité. Il parla un jour d'esthétique avec la sagacité et la bonne volonté qu'on lui connaît, mais avec toutes les difficultés et les contradictions que lui causaient les doctrines étroites et compliquées qu'il ne se créait que pour les subir, et qu'il croyait mettre hors de discussion par un paradoxe et une énergique affirmation initiale. En fin de compte, il obtint cette définition de l'art : « C'est une représentation idéaliste de la nature et de nous-même, en vue de la perfection physique et morale de notre espèce. » Je ne veux pas revenir sur le nébuleux du mot *idéal* dont Proudhon n'a pu, malgré ses efforts, donner une définition ; mais il m'est impossible d'admettre d'abord cette prétention guelfe, de travailler pour l'humanité tout entière ; et si je concède que la représentation idéaliste est un

des caractères de l'art, que ce caractère est essentiel, puisque même le photographe donne à son patient des attitudes et des entourages combinés au profit d'un idéal voulu ; cependant je ne vois pas que cela soit suffisant pour apprécier la valeur totale d'une œuvre. Aussi Proudhon appelait-il à son secours l'utilité, dont il se faisait juge ; il se demandait *à quoi ça servait*, et il répondait, faute de mieux : « Au bien physique et moral de l'humanité. » En quoi il se trompait. C'est la gymnastique, l'agriculture, la morale, qui servent à ce qu'il poursuit. L'art a une autre fonction, et Proudhon ne la connaissait pas. Ne voulant pas juger suivant sa fantaisie, il jugeait fantaisistement, d'après un étalon qui n'est pas applicable. »

« Certes, M. Taine ne tombe pas dans de tels brouillards ; il ne cherche point l'utilité, et nie même la nécessité du rapport extérieur avec ce que vous nommez raison d'Etat. Il prétend s'impersonnaliser, et transformer le critique en un instrument d'investigation, qui rend fatalement tels ou tels résultats suivant sa conformation mécanique. Vous savez de reste comme il procède ; il regarde, il scrute, il s'informe, il étudie, il analyse toutes les conditions d'une œuvre d'art ; il dissèque les éléments, et les éléments des éléments, jusqu'à la poussière atomique. Cet homme est scientifiquement de l'espèce des microlâtres, et ce n'est pas pour rien qu'il a lunettes sur le nez. Il a donné plusieurs fois l'explication de son procédé, dont M. Sainte Beuve, — un ami, — disait, lors de l'apparition première, qu'il ne serait plus possible à un critique de s'en passer désormais. Cependant, ce qui ressort de l'examen de cette méthode si autorisée, c'est que son auteur se préoccupe moins du jugement, que du classement des parties. Ce dont il veut être

certain, ce dont il veut que vous ne doutiez pas, c'est que rien n'a été oublié, que tout a été dévissé, démonté, étiqueté. Pour apprécier une œuvre, il examine l'auteur, il veut en connaître la race, le tempérament, et les modifications apportées à ces deux éléments primordiaux, par l'influence du temps et du milieu. Par ainsi il trouve admirablement le rapport qu'il y a de l'auteur à l'œuvre, du père au fils ; il peut établir registre d'état civil, se faire expert de paternité, et, son travail fini, il juge l'œuvre elle-même à sa fantaisie, comme les simples mortels, comme nous autres, comme Bridoye qui ne tirait au dez le sort du procès, qu'après avoir grabelé consciencieusement toutes les pièces du sac. »

V

Je serrai la main de cet homme sincère et descendis les Champs Élysées en pourpensant à ce qu'il venait de me signaler si clairement. Je sentais combien il avait raison contre ceux qu'il avait désignés ou nommés, et combien les efforts qui se font autour de nous pour trouver la raison de juger étaient illusoires, décevants et dangereux. Son égoïsme plantureux c'était sa vertu et sa force, il n'avait jamais, comme tant d'autres, cédé à ce désir qui pousse Psyché à connaître celui qui veut rester inconnu. Faute par l'homme de savoir la loi de son existence, il n'avait aucune garantie que l'Etat, qui lui fait la civilisation dont il vit, ne se déroberait pas sous lui par dissolution des éléments qui le composent, par choc extérieur ou autrement ; mais au moins il n'en avait pas le souci. Ses confrères, au contraire, poussés noblement à la recherche de la loi des choses, entraînés à sonder la cause, la direction, le but de ces manifestations dont

la forme seule est perceptible aux sens, ses confrères roulaient un rocher de Sisyphe qui les écrasait quelquefois. Quel mauvais génie se plaçait donc entre la vérité et ces chercheurs sagaces qui avaient d'elle un si véhément désir? Comment ce qui apparaît si clairement à certaines heures s'éclipse-t-il à d'autres moments?

Est-ce qu'un Romain de Rome doutait qu'il y eût une patrie réelle à laquelle il fallait tout rapporter, tout sacrifier? est-ce qu'il doutait qu'il y eût une famille soumise à l'obéissance de son chef jusqu'à la mort? Est-ce que nulle part les hommes ont douté qu'on pût connaître les lois qui mènent à leur perfection la cité, la tribu, la famille?

Est-ce qu'il serait vrai que les individus qui, dans la sainteté de leur cœur, ont pris les responsabilités effroyables des grandes destructions, n'ont été que des fantaisistes volontaires ou inconscients, jouets d'une vanité qui leur faisait croire qu'ils agissaient au nom de la justice? Certes, aucun n'a douté! Ils se disaient le jour où, sorti de l'impuberté, ils regardaient la vie universelle : Qu'est-ce qui se fait en ce monde? Quel travail est affecté aux groupes humains? Qu'ai-je personnellement à régir? Et la réponse venait claire et rapide :

L'homme, quelle que soit l'action partitive qui lui incombe, ne peut atteindre son développement de conscience, d'intelligence, de corps, que par la civilisation. Donc, conséquence de cette première idée de développement des facultés, soutenir par toutes voies et moyens, envers et contre tous, le groupe civilisé dont on fait volontairement partie.

Ce groupe, c'est la patrie! La connaître, l'aimer, la servir, voilà la loi; c'est à elle qu'il faut se sou-

mettre, ce n'est pas elle qu'il faut soumettre ; la liberté est pour elle, la soumission à sa volonté, tel est le lot de ses enfants.

Mais quand l'homme aura conquis pour lui et les siens les garanties du développement de ses facultés ; quand il aura atteint le degré de perfection que comporte son germe, la vie ne sera-t-elle pas finie ? Que fera-t-il alors des puissances qu'il se sera données ? — Il en fera ce qu'il y a à faire après la mort, répondaient unanimement les pontifes de tous les lieux et de tous les temps, car l'homme, ici, prépare sa mort, et son moyen c'est la vie civilisée.

Non, il n'en est pas un seul qui doutât de la possibilité de connaître dans ce qu'elle a d'essentiel à l'action terrestre, cette destinée plus haute qui subordonne la patrie, comme la patrie subordonne le patriote.

Ces simples idées directrices et impulsives de toute action humaine sont blasphémées, oubliées, contredites dans toutes les formes qu'elles revêtent de notre temps. Elles sont pourtant de telle nécessité que si elles ne sont plus dans le cœur des dix justes qui suffisent à la conservation de Sodome, Sodome sera détruite. La plupart le savent ou le sentent, aussi que d'efforts pour replacer dans les cœurs les grandes formules religieuses et sociales qu'ils ne veulent plus contenir ! Que de projets de réforme, que d'essais ataviques ! Comment expliquer que ce connectif biblique qui reliait si bien la collectivité nationale, ne puisse presque plus s'inoculer, et s'inoculant ne produise plus d'effet ? A la rescousse les juges, à la rescousse gendarmes et curés, faisons des lois, des lois, des lois, et surtout discourons pour trouver la lumière. Oui, péroreas, excitez-vous jusqu'à l'injure et luttez d'arguments

et d'éloquence jusqu'au moment de la catastrophe, pour moi je sais un précepte qui mène plus droit à la vérité, les gens de ma race me l'ont légué en héritage.

« Tais-toi, tais-toi, disaient-ils, médite et travaille. »

TROISIÈME ENTRETIEN.

DE LA RAISON D'ÉTAT CELTIQUE ET DU ROMANISME.

1. Evolution de toutes les races européennes dans l'action romaine. — Continuation du mouvement à notre époque. — II. Exclusion des Celtes, leur préparation, leur disponibilité présente.

De même que les notions les plus claires de la grammaire générale sont insuffisantes pour parler, si d'ailleurs on ne connaît la langue du pays dans lequel on se trouve, ainsi la connaissance des éléments de la méthode intégrale ne nous dispense pas de connaître à fond le sujet auquel nous voulons en appliquer les préceptes ; de même aussi le principe admis de la nécessité de la raison d'Etat, implique la connaissance d'une raison d'Etat déterminée, toutes les fois qu'il faut procéder à un jugement.

En conséquence, nous tâcherons de montrer avant toute critique ce qu'est l'*art*, dont nous voulons apprécier les caractères contemporains. Ce sera l'objet de notre prochain entretien, mais nous ne saurions avancer plus loin sans désigner d'une façon précise dans sa tradition, ses différences et ses tendances, la raison d'Etat spéciale de laquelle relèvent nos opinions. Car tel est, nous le répétons, la condition première de tout examen critique. C'est donc ici que se

placent naturellement les réponses aux questions ci-dessus soulevées à ce sujet. Nous avons vu comment un grand nombre d'hommes mesurent les rapports d'une œuvre à certains termes partiels de l'Etat comme la famille, le clocher, la commune, etc. Nous avons essayé de montrer le vice de ces raisons de juger qui, faute de s'élever jusqu'à la notion complète de l'Etat, ne sont point en réalité des raisons d'Etat, et nous nous sommes demandé : A quelles raisons d'Etat se rattachent maintenant ceux qui se haussent jusqu'à de telles conceptions? Si les raisons d'Etat ayant cours sont suffisantes au but proposé et au cas négatif s'il est possible d'en percevoir d'autres plus effectives? Une partie de notre réponse est déjà prévue par nos déclarations précédentes et par notre titre même, mais nous avons à cœur de constater au plus tôt que ce n'est point par une fantaisie d'antiquaire que nous avons qualifié de celtiques les présentes réflexions.

Oui, certes, nous sommes Celtes de naissance et Celtes nous sommes demeurés par l'esprit, nous qui comme nos pères n'avons jamais pu subir les croyances de Rome, l'administration de Rome, les mœurs, les lois, les arts de Rome; nous qui préférons, comme nos pères, marquer le pas et conserver notre type propre à l'illustration qui peut revenir d'une mutilation qui profite à l'action romaine. Rome a pu de sa rude main saccager et occuper le sol sur lequel nous avons mission d'exercer l'action qui nous appartient spécialement entre toutes les races, et maintenir son occupation pendant plus de dix-huit siècles; elle n'a pu assimiler notre conscience, ni détruire la race intellectuelle dont nous sommes les représentants. Les longues éducations sont le cachet de tout être supérieur dans l'échelle vivante; les races celtiques de-

vaient apprendre pendant des siècles ce que valent dans la vie les qualités inflexibles, cauteleuses et tenaces des Romains. Je ne parle pas de leur dévouement, car nuls plus que les Celtes n'ont eu sous le ciel un plus tranquille mépris de la mort. Il leur fallait apprendre ce que valent l'administration, l'organisation, la concentration des forces. Et pour cela il fallait voir fonctionner Rome, la ville sans invention qui prend tout à ses voisins, à celui-ci son glaive, à celui-là son industrie et ses arts, à d'autres son luxe et ses dieux à tout le monde. Il fallait comprendre cet exclusivisme merveilleux qui sous les empereurs, ne voit en dehors de son sein que des barbares, et sous les papes proclame : Hors de l'Eglise point de salut. Il fallait, avant tout, apprendre comment s'évite l'assimilation, destructive de toutes les races qui sont venues jouer de leur vitalité dans les réseaux de Rome pendant les phases de sa puissance. Ceci connu, l'éducation est faite, la période d'incubation terminée, l'émersion imminente.

– L'histoire nous montre en effet comment toutes les races ont pu en subissant la diminution de tête, en renonçant à leur conscience propre se rendre complémentaires de l'action romaine pendant la période historique de deux mille cinq cents ans, qu'emplit de son mouvement la ville aux sept collines. A peine César a-t-il brisé la Gaule et repoussé jusques dans la mer les Druides de la Grande Celtique, que les éléments du corps gaulois, privés ainsi de leur cerveau, revêtent tous les signes extérieurs qui caractérisent les véritables Romains. On leur donne avec le monarque romain, les dieux de Rome, le Christ de Rome; on leur donne les lois, les mœurs, le costume, l'administration, l'art, les vertus et les vices de Rome.

Les Visigoths entrent-ils sur la topographie désormais pourvue de la vertu romanisante, que les voilà forcés, pour conquérir et posséder, de se convertir Romain et d'adopter les lois et les mœurs romaines. Les Germains descendent-ils du Nord, ils seront baptisés avec Clovis, impérialisés avec Charlemagne, ils régneront, à ce prix, d'être Romains à la 2e puissance, de ressusciter l'empire par la consécration papale. Le clergé romain s'établit chez nous en maître; toutes ses milices régulières et séculières font la loi, en s'emparant des biens et du sol, et Rabelais vous a dit, comment de France en Rome tout l'or est transmuté par la vertu des sacrosaintes décrétales. La plaie cléricale devient si grande que la royauté demande secours aux juristes comme on appellerait l'invasion des chats contre celle des rats. Les chats fourrés triomphent, mais romainement, car c'est le droit de la Rome antique qui va reprendre le pas sur les décrétales et supprimer bientôt tout ce qui restait encore d'autonomie dans les lois et les coutumes. Les Normands ne peuvent prendre pied en France qu'en se faisant chrétiens et sujets du suzerain qui gouverne par le droit de Rome; ils ne conquerront les îles de Bretagne qu'avec la permission, le sacrement et les reliques romaines. Qui se fait romain prend l'empire du monde. Aujourd'hui c'est le tour de la Germanie, demain celui de l'Espagne. Les nations qui se séparent de l'autorité spirituelle, n'en affirment que mieux, dans leur schisme et leur hérésie, la conquête qui les subjugue, et se réclament contre Rome de la Bible que Rome a imposée à tous. Chaque fois qu'une nouvelle race ou une nouvelle force entre en scène, elle se transforme dans un mode romain et ravitaille ainsi la vieille Rome qu'elle voulait détruire. Rome, à l'inverse, ne subit de modifications qu'en de-

meurant maîtresse de la direction. Quand elle conquiert, elle n'entre pas dans la forme du vaincu, elle fait passer le vaincu dans la sienne, et ce qu'elle a été obligée d'accepter, comme les mœurs et l'art des grecs, l'Ancien et le Nouveau Testament, elle l'a transformé de telle sorte qu'elle en a fait un outil contre les autres, un profit pour elle-même. Le dédoublement même de l'apothéose impériale qui a séparé le Dieu du capitaine, n'a été qu'une évolution innocente qui n'a en rien dérangé le caractère de l'œuvre romaine, à savoir : soumettre le monde à son tribut par la force du culte et de l'épée. Ce dédoublement, du reste, n'a jamais été accordé qu'en fait et le pape a souvent revendiqué les deux glaives comme il revendique aujourd'hui par le dogme de l'infaillibilité, la totalité de puissance et la physionomie apothéotique des premiers Césars.

La décrépitude de ce monde formidable se fait pressentir depuis longtemps; cependant rien n'est au fond changé, on est le même homme quoique vieilli; un des côtés les plus saillants du génie romain se maintient en Angleterre, le reste à Paris. Nul n'est politiquement plus Romain que l'Anglais, avec sa fureur d'envahissement industriel et commercial, ses *latifundia*, son Sénat de lords, son civisme égoïste, ses procédés à l'étranger, sa ténacité pleine de morgue. C'est bien le même souffle qui l'anime lorsqu'il monopolise l'industrie, s'empare de toute terre colonisable, usurpe la clientèle commerciale du monde entier; lorsqu'il fait peser sur l'esprit de tous, le poids de son opulence, de son parlementarisme, de son faux libéralisme, et souille les cœurs généreux des immondes principes de son économisme sans entrailles. Londres complète Paris : au premier le mouvement, à l'autre la domination esthéti-

que; c'est un dédoublement, ce n'est pas une différence.

Paris est bien dans son rôle lorsqu'à cette heure il habille Napoléon III en empereur romain, comme il avait habillé les Napoléon Ier et les Louis XIV; lorsqu'il envoie ses peintres à Rome et apprend chez lui le droit romain, le catéchisme romain, la littérature romaine; lorsqu'il soutient de ses armes le monarque de Rome. Au surplus, c'est en vain qu'il essayerait de changer d'allure ; qui est né d'une louve ne saurait devenir un coq. Ses tentatives violentes pour secouer le joug et conquérir sa libre autonomie n'ont abouti, après des drames sanglants, qu'à des affronts plus sanglants encore. Après l'échauffourée, le bât du romanisme a été resanglé sous lui plus étroitement. 1789 a voulu briser le clergé, et les hommes qui ont fait cette révolution ont toujours agi en mode romain ; leur costume, leurs décors, leur langage, leur héroïsme, leurs décrétations, tout en porte l'irrécusable cachet. Mais leur mouvement a été inefficace, le clergé a rapidement repris sa puissance et le monde méditerranéen s'est hâté d'envoyer de Corse à Paris un empereur, un vrai empereur de Rome. 1848 a renouvelé la tentative et s'est agité quelques mois, remâchant dans sa bouche édentée les mêmes questions de propriété, de paupérisme, de socialisme, qu'aux temps des Gracques. Tant d'ardeur s'est vite écoulée, et l'empereur a reparu de par la loi romaine du plébiscite.

C'est qu'en fait, Paris est, depuis sa naissance et davantage aujourd'hui, le véritable lieu de concentration de toutes les forces, de toutes les formes, de toutes les valeurs, de toutes les races qui ont fourni son ravitaillement humain à l'action romaine Pendant que Rome devenait chrétienne et se faisait la ville sainte du romanisme, la Ville de promiscuité, l'ancienne ville

des empereurs où se coudoyaient les nations, cherchait partout en Europe une assiette définitive. Elle papillonna quelque peu, mais elle comprit bien vite que le lieu d'élection était l'Ile de France et le sort de Paris fut fixé. Aussi voyez le Parisien acceptant chez lui toutes les prostitutions et forgeant toutes les gloires, déclarant indiscutable ce qui se fait chez lui et traitant de fruit de Béotie tout ce qui se produit au dehors. Silence à la province, voilà sa devise, en art comme en politique, et les plus enragés égalitaires de notre temps déclarent à qui mieux mieux que la France c'est Paris, que la province est en arrière et ne doit être tenue que pour une charge lourde à traîner, une barbare ignorante qu'il faut apeurer et régir de force. Paris ne souffre chez lui aucune dissidence, aucune originalité foncière; il appelle constamment en son sein les hommes de tous pays, il les exalte, il les fête, mais c'est à la condition de les convertir.

Il excelle à faire une éducation.

Voyez-le prendre un homme qui vient de Bretagne, de Prusse ou de Genève, ou de partout, et lui disloquer la cervelle pour en faire un Parisien; l'homme pourra peut-être se conserver tout déformé dans quelques recoins de son innéité, mais son œuvre sera toujours parisienne, sinon la faim, l'oubli, la raillerie, la mort. Ton sujet pourra être pris où tu voudras, la couleur locale est même recommandée, pourvu, noble artiste, que tu veuilles bien laisser passer un petit bout d'oreille parisienne, sinon, non. C'est donc bien toujours Rome avec son exclusivisme, sa compression, sa promiscuité, il n'y a que le nom de changé.

II

Les Celtes n'ont point assisté au spectacle de ce mouvement énorme sans tenter de le côtoyer, de s'y mêler sans se confondre et cette mise en rapport fut mère du néodruidisme et de l'art ogival. Mais Rome ne voulait pas laisser agir ce qu'elle ne dominait pas, et les Celtes avaient par trop le sens d'une destinée totale, indépendante et supérieure pour s'adapter sans réserves. Faute de pouvoir les annexer, on les tuait; mais tuer n'est pas vaincre, et l'on pourrait épuiser tout le sang de cette race sans réussir à la supprimer; la fonction celtique est nécessaire et les germes flottants redescendraient s'incarner dans les individualités bien disposées. Opprimés par les pouvoirs, n'ayant plus de terre où se reposer qui ne fût province romaine, ces gens-là se sont réfugiés en eux-mêmes aux profondeurs qu'on n'atteint pas, ils ont traversé le moyen âge et l'âge moderne sans action apparente; aussi n'ont-ils point laissé derrière eux d'art plastique, fruit naturel d'une évolution historique. Ils ont creusé les problèmes de la vie sur tous les points de la science, toujours occultes, toujours sous le coup de l'anathème; on les reconnaît à cette caractéristique : l'Invention!

Rome, dont le génie si merveilleux dans l'ordination est essentiellement infécond, s'effrayait quelquefois des révélations qui lui venaient du monde celtique, elle lançait l'excommunication grande et petite elle frappait et brûlait l'inventeur, elle dérobait le produit. Mais l'invention poursuivait son cours et ses œuvres nouvelles inutilisaient le fruit du rapt entre les mains du ravisseur. Ce mouvement était incoercible. Qu'importe à l'homme de mourir s'il ne peut vivre

séparé de son immortelle idée ! Qu'importe l'excommunication à celui qui ne fait pas partie de la communion ! Il n'en est ni plus ni moins, et la persécution trempe les cœurs.

En aucun temps, plus qu'en celui-ci, la phalange réfractaire ne s'est montrée nombreuse aux yeux de qui sait voir. Celui-ci récuse la science dualiste qui est née de la tradition romaine et sous les formes administratives du génie romain ; il se reprend aux lumières de la gnose celtique et revendique pour ses pères ceux qui inventèrent la boussole, la trempe, les verrières, la peinture, l'alcool, la poudre, le creuset, la coupelle, etc., et furent de ce chef déclarés hérétiques. Tel autre récuse la tradition judéo-chrétienne, qui concerne la race sémitique, et qui ne saurait imposer sans danger les formes de son génie à des cerveaux d'une conformation différente. Un troisième rerefuse la soumission ultramontaine, bonne pour les cœurs façonnés à l'Italienne. Ceux-là, ceux-là, ceux-là, d'autres encore, ne peuvent admettre les formes romaines de la souveraineté, de l'administration, de la loi, et cherchent dans des atavismes un moyen de se soustraire au présent. Ils veulent le retour au christianisme d'avant Rome, leurs coutumes nationales, leurs familles souches, leur droit d'héritage. Vains efforts, inutiles réclamations; on ne naît pas à la vie avec des formes épuisées ; c'estla naissance qui importe et non les modes qui se trouveront bien d'eux-mêmes, dès que le Celte aura pu déterminer la distinction précise de son action, d'avec celle qui s'épuise encore sur son sol.

Quoi qu'il en soit des erreurs de certains, qui ne se trompent que de direction, ces efforts n'en affirment pas moins l'existence sur notre topographie, d'une con-

science qui n'est pas romaine, d'une conscience toute neuve, pleine des clartés de l'aube et des certitudes de l'expérience. Il est des gens, au milieu de l'effacement universel du sens de la vie collective, qui ne doutent pas de l'existence d'une patrie concordante à leurs aspirations et qui sont prêts à consacrer leurs force à cette mère protectrice de leur type et de leur action. Ces gens-là ont vraiment une raison d'Etat, et comme la forme ternaire de leur esprit et les traditions de la méthode intégrale ne leur font pas défaut, ils sont au point de la critique. Eux seuls en sont à ce degré ; le monde romain se dissout et s'abîme. Cette conscience si ferme, si inexorable, s'est troublée, affaiblie, et ne se reproduit plus dans l'âme des hommes soumis encore et contenus en groupe par la toute-puissance de l'organisme. En dehors de cette conscience affaiblie et de cette jeune conscience, il n'en est pas sur la face de l'Europe ; tous les génies, toutes les races ont été usés par le mouvement romain ; il n'y a plus de renaissance possible, plus de métamorphoses en espérance ; il faut que ce qui a vécu disparaisse, et que ce qui a en soi la vie arrive à la lumière. Les appels faits à l'étranger pour régénérer notre tempérament n'ont fait qu'accroître le mal ; les gens d'outre-Rhin n'ont, avec Hégel, Kant ou Spinosa, Molescott ou Büchner, rien apporté chez nous ni en science, ni en art qui fût constitutif d'une œuvre quelconque, non plus que les Mill, les Hamilton et leurs ancêtres anglo-saxons. Ils ont introduit tout ce qui hâte les dissolutions, le détail indigeste, l'obscurité pédante, le langage abstrait, l'habitude dualiste, le dogmatisme infécond, la brutalité stupide, le trouble, l'aveuglement.

En art comme en critique, celui qui, en ce temps-ci, se réclame d'un des maîtres Européens, de l'évolution

romaine, est nécessairement incomplet, et sénile dès les premiers pas comme un fils de vieillard. Je ne parle pas de ceux qui ne revendiquent point de maître; Gœthe seul avait le droit de dire comme il l'a fait : « Ils sont des sots par eux-mêmes. »

QUATRIÈME ENTRETIEN.

DE LA FONCTION DE L'ART.

I. Indication sur l'enchaînement de nos réflexions. — II. La force, la forme, le beau. Comment l'artiste envisage l'Action. Dans quel état il communie avec l'Idéal. — III. Etalon de la valeur esthétique. L'art ne relève d'utilité quelconque. Ses œuvres sont justiciables, en fait, d'une raison d'Etat définie et totale. — IV. Solidarité de l'art avec les autres fonctions sociales et avec le principe de l'Etat. Inféodation de l'artiste à qui lui fournit les formes de l'Idéal, matière première qu'il ne saurait inventer. Le temple, la cité, la nature. — V. Réalité de l'Etat. Nominalisme, conceptualisme, réalisme. L'archétype est une conception et l'Idéal une réalité. Unité, réalité et pré-essence de l'entité vivante.

I

Nous avançons pas à pas, et suivant la méthode que nous avons nous-même esquissée, vers l'épuisement de notre sujet. Il n'est pas l'heure encore de vérifier, par un examen des produits artistiques de notre temps, l'exactitude de notre coup d'œil sur l'état actuel de l'action sociale. Nous devons, auparavant, nous expliquer sur ce que nous entendons par le mot *art*, et

désigner quelle fonction nous paraît être celle des artistes dans l'organisme collectif qui a nom l'Etat. Ce sera l'objet de nos présentes réflexions.

Ce point acquis, il nous resterait, si nous voulions porter un jugement sur les œuvres artistiques de cette époque, à mesurer le rapport de chacune à la fonction générale de l'art, et à apprécier sa concordance avec notre temps et notre milieu. Nous ne ferons pas cette analyse qui ne pourrait apporter aucun secours à la recherche qui nous occupe. Car si les œuvres artistiques peuvent individuellement se trouver en écart de la fonctionnalité et de l'opportunité, il n'en est pas de même de leur ensemble, qui, à notre avis, suit fatalement le sort et les mouvements de la totalité du corps social. C'est donc la vue d'ensemble qui importe ici, c'est d'elle seule que nous attendons les indications utiles au diagnostic poursuivi.

II

L'art n'est pas monopolisé par ceux qu'on appelle habituellement les artistes ; il n'est pas réduit aux cadres où l'enserrent les attributions d'un ministère spécial. Rien de plus universel. Il y a de l'art à bien cuisiner, de l'art à recevoir les gens dans son salon, de l'art à suivre une ligne politique, à monter à cheval, à diriger un traitement médical, etc., etc. Toute chose peut se faire avec ou sans art.

L'art est donc une des façons d'envisager l'action.

L'action, c'est la réalisation volontaire d'une conception. Celui qui réalise le plus exactement sa conception agit avec art, et cependant il faut ici tenir compte, pour la mesure de l'art, d'un autre élément, je veux parler de l'utilisation la meilleure de la force ;

car si quelqu'un réalise par une dépense de moyens considérable et disproportionnée, nous trouvons son procédé grossier.

D'où l'art, c'est l'utilisation la plus habile de la force dont on dispose pour réaliser une conception le plus exactement possible.

Mais si l'art peut trouver place en toutes matières il n'est cependant pas douteux que ceux là mêmes qui en pratiquent le plus heureusement les préceptes ne sont pas tous des artistes, et qu'en français, ce nom est réservé à ceux qui se consacrent spécialement à l'esthétique, c'est-à-dire à ceux qui, sans se préoccuper des résultats de l'action, sont avant tout sensibles à la façon dont elle a été exécutée. Pour mettre en relief ce côté de l'action qui s'appelle la forme, l'artiste en fait des représentations plastiques, il reproduit l'œuvre de la nature, celle de l'homme, celle des forces idéales, et cherche à mettre en relief ce qu'elles ont de plus séduisant et de plus touchant. Mais pour bien saisir la forme et la rendre dans ses modes les plus harmonieux, il faut avoir senti la force dont elle est la manifestation. Le premier acte de l'artiste est donc la perception de la force active. Cette perception n'est pas œuvre sensuelle non plus qu'intellectuelle; la raison saisit des rapports, les sens constatent des faits, le sentiment seul met directement en contact avec la force. Oui, il est des hommes à qui il est permis, à certaines heures, de sentir en eux des impressions de la force qu'ils ne sauraient nier, et les artistes sont de ceux qui ont le don de se mettre en relation avec elle.

L'artiste est un être passionnel; il s'élève vers cette puissance vaguement pressentie d'abord; il s'en pénètre, il s'en imprègne, il la sent vivre en lui, il en

aime les tressaillements, il veut que tout le monde la connaisse et l'adore, et il retrace la forme qu'elle revêt lorsqu'elle produit sur lui ses véhémentes impressions. *Le beau*, pour lui, *c'est la plus grande puissance d'émotion à laquelle la forme puisse amener la force.*

Voici un artiste qui a le sentiment de cette puissance attractive que Gœthe a appelée l'*Eternel féminin*. Quand il peindra la femme, qu'il en fasse une reine, une hétaïre, une Vénus des champs, qu'il la place en tels temps et en tel lieu qu'il voudra, ce qu'il cherchera, c'est la figure, l'attitude, l'expression qui donnent au plus haut point le sens de ce charme qu'il poursuit et recherche sous les innumérables formes qu'il peut revêtir. Ce n'est pas telle ou telle femme qu'il veut montrer; sa beauté n'est pas grecque ou arabe; ce qu'il poursuit, ce n'est pas même la femme mais sous la femme, le féminin; les formes qu'il met en œuvre sont accessoires; le principal, c'est ce qu'il appelle avec nous l'idéal.

L'idéal ne se définit pas plus qu'il ne se voit; il se sent, il se devine, il est le feu dérobé par les Prométhées. On ne représente pas l'idéal, on le garde en soi, mais les rayonnements de l'œuvre disent comment l'artiste fut possédé du beau.

L'idéal n'est donc pas l'art qui consiste surtout dans l'habileté de réalisation; il n'est pas le sujet de l'art; ses sujets sont tirés des formes ambiantes. Il est la vie même de chaque chose. C'est par l'amour que l'on communie avec lui, et sans amour rien n'arrive à l'existence. Aussi ce que nous demandons à l'artiste, ce n'est pas d'avoir plus ou moins bien mesuré ses lignes et combiné ses effets, mais c'est d'avoir aimé quelque chose; s'il n'a pas aimé, à quelque degré

que ce soit de la série des êtres, il n'y a rien de divin en lui; son œuvre est mort-née.

Si donc il était permis d'enfermer dans le mot, l'impalpable et l'ὄντος des choses, nous dirions que, pour l'artiste, *l'idéal, c'est la force considérée sous son aspect passionnel.*

Le politique, lui, la considère sous son côté réalisateur, et il l'appelle le Pouvoir.

Eugène Delacroix pensait comme nous lorsqu'il disait : « L'idéal, c'est tout ce qui va à notre idée, « imité, ou inventé. Qu'est-ce donc qui va à l'idée et « qui frappe l'âme ? Ce je ne sais quoi... l'inspiration. »

Pour ce noble praticien de l'art, l'idéal ne se révèle donc point aux sens, il frappe l'âme, et seulement quand elle s'offre à ses coups dans un état particulier : l'inspiration! c'est-à-dire cet état d'érétisme de la faculté sentimentale, qui fait percevoir plus loin que la raison, l'observation sensible et l'expérimentation, qui fait, dis-je, percevoir des impressions que l'huissier voisin nomme des visions, et son médecin des hallucinations ; que d'autres ont nommé le dieu, et que j'appellerai, s'il vous plaît, La Force.

Certes, Delacroix n'est pas très-clair et dégage mal par la parole, mais il a senti, et ses œuvres portent témoignage de la vérité de ses impressions. Son opinion recueillie, nous pouvons conclure que la fonction de l'artiste, *c'est de communier passionnellement avec l'idéal*, et par là de pouvoir revêtir les formes manifestées autour de lui, de figures plus belles, c'est-à-dire plus attractives, produisant plus complétement l'impression qu'il a subie lui-même dans l'inspiration.

III

C'est donc sur ce terme, la beauté! que s'établit la troisième recherche signalée par la méthode. C'est lui qui sert à résoudre la troisième question posée : Comment l'objet envisagé a-t-il rempli la fonction à laquelle le prédestinait son type d'espèce et ses qualités personnelles? En conséquence, on conçoit que la valeur de l'œuvre d'art ne se mesure ni à la taille ni à la hauteur du sujet représenté, ni à la réussite matérielle de l'exécution, ni aux qualités d'imagination déployées, ni à quoi que ce soit autre, que l'impression produite par l'objet sur ceux à qui il s'adresse. Celui-là a atteint le but qui vous fait sentir et voir. Mais prenons garde que le nombre des gens impressionnés n'est pour rien dans la valeur de l'œuvre, il indique seulement la hauteur sériaire de l'idéal où l'auteur a puisé: le tableau qui émotionne les foules peut être un vrai chef-d'œuvre, mais soyez sûr que pour être à la portée de tant de personnes il a procédé d'un idéal bas.

La beauté! voilà le seul but de l'artiste; toute autre préoccupation le ferait tomber dans l'utilisarisme et ce serait sa mort. Ce n'est pas à lui de savoir si les figurations qu'il estime, porteront préjudice à votre fille, ou profit à votre drapeau. Que tous les moralistes du monde, condamnant l'immoralité de don Juan, viennent défendre à l'artiste de le représenter et le déclarent abominable, l'artiste éclatera de rire.

— Mais il a gâté ma fille, dit le voisin, il a tué mon fils, il a brûlé ma maison, il a trompé ma femme et dissous ma famille, il a sapé le respect et la cité va s'écrouler. « Bravo! dit l'artiste, je n'ai jamais vu de force plus

effective, de forme plus disponible! Don Juan, tu es beau, je t'aime et je te représenterai partout avec délices. Que m'importent vos efforts perdus, vos vœux anéantis. Est-ce que je sais s'il n'était pas nécessaire que vous fussiez détruits dans tout ce qui vous soutient? Est-ce que je sais, si insuffisants et mal voulants, vous ne teniez pas la place de la plus-value consciente? Vos malheurs ne me regardent pas. Ma conscience est en paix quand le beau se présente. L'incendie, le meurtre, le sac de la ville sont aussi séduisants pour moi que l'arbre verdoyant, la jeune fille et l'heureux père. La grâce, la douceur, sont des formes de la force comme la violence et la subtilité. Moraliste, tu n'es pas juge de cela! Bâtis et régis ton clapier et que ta femme féconde y soit enfermée avec ses petits, surtout garde bien la porte de l'endroit où ton cœur est pris, mais n'apprécie pas les beaux arts; le cordonnier ne doit juger que de la chaussure. »

Ici arrive Platon qui prend le parti du moraliste, et tous deux veulent pousser hors l'apôtre de la dissolution, qui nuit à ce qu'ils veulent constituer. Une lutte s'engage : le chien, le gendarme, le légiste tiennent pour Platon, mais la fille conspire avec l'artiste, et la femme a trahi dans son cœur; et le bourgeois faiblit, car il voudrait un clocher bien mignonnement dentelé pour sa maison de ville, et le militaire voudrait une poignée ciselée à son sabre et des prestiges sur son casque; le chien qui n'a pas d'intérêt personnel, déserte avec son maître, et Platon reste seul, fermant l'entrée à l'invasion des eaux avec nne porte à claire-voie bien soutenue d'harmonieuses paroles. Car c'est l'effet d'une raison d'Etat étroite, d'être impuissante.

Cependant comme les beaux-arts ne vivent que de plastique et qu'il faut préserver la civilisation de toute

atteinte au point de vue même de la production de l'art, survient un homme qui prend la responsabilité d'un arbitrage total et qui, sans discours, se mêle d'agir d'après les réflexions suivantes : « Je ne connais pas de villes en général et de patrie en l'air, j'ignore la meilleure des républiques, mais je connais ma patrie; là seulement se trouvent les conditions de réalisation de ma destinée; je maintiendrai. Je sais la loi d'évolution de ce groupe social, je ne laisserai dissoudre et détruire que les ennemis du dehors et du dedans. L'artiste comme tous les autres sera patriote ou bien, s'il entre en lutte il rencontrera ma puissance, je donne au père le droit de tuer fille ou femme qui trahit, les lâches milices seront flétries et décimées. Car nous ne faisons pas ici la gloire des forces vagues et des formes plus ou moins utilisables, nous faisons la gloire de la patrie et nous la voulons apte à ses destinées dont nous avons à la la fois l'instinct, l'intelligence et l'amour. Vous qui voulez ergoter sur ce point, je ne vous réponds pas, et je passe laissant mon œuvre en témoignage de ma bonne volonté, de ma justice et de l'exactitude de ma prescience. »

« Je ne me ferai point par décret le colonel de l'inspiration artistique et je veux laisser l'artiste à ses attractions et à ses préférences. Si le culte du beau, qui ne tient compte que de lui-même peut être parfois dissolvant, il n'en est pas moins le plus puissant moteur des actions élevées. Il introduit dans l'Etat des forces qu'il ne faut pas supprimer, mais qu'il faut classer. Nous devons avoir emploi de tout. Celui qui est obligé de purger, saigner, charcuter son corps, n'a pas su répartir les forces qu'il détient. »

« Que les hommes se classent sur les topographies qui contiennent organiquement leurs types. Vous qui

bélez les institutions américaines, allez en Amérique Vous qui coassez les louanges de l'esprit commercial anglais, vous qui n'admettez d'autre souveraineté que celle du pontife Romain, vous qui relevez des chicanes allemandes allez à Londres, à Rome, à Berlin. Vous qui ne rêvez que les interminables et sonores discours, la promiscuité universelle, le cosmopolitisme envahissant et banal, soyez maîtres à Paris. Mais eeux qui sentent le vide de toutes ces incomplètes raisons d'Etat, ceux que heurtent les contradictions de la *vérité en deçà erreur au delà*, que ceux-là forment une patrie, totale dans sa conception, partitive dans son attribution de finalité et que tout byzantinisme se taise. Notre part d'idéal, à nous, dans l'idéal commun, c'est celui qui est bénéficiaire à la patrie. »

IV

Ainsi se tranche en fait la question d'utilité artistique. Au demeurant, les conflits sont peu redoutables, et pour ainsi dire impossibles entre l'artiste et l'homme d'Etat, puisque tous deux procèdent du même idéal. C'est ici le lieu de montrer la solidarité intime de l'art avec les autres fonctions sociales, et comment sa liberté si absolue de choisir l'heure et le sujet est fatalement circonscrite dans un cercle infranchissable. Quelques prédispositions et quelque désir qu'ait l'artiste de s'inspirer aux sources de l'idéal, quelques efforts qu'il fasse pour aller dans les hauteurs se faire féconder de son souffle, il n'y peut réussir qu'autant que cette force est présente et disponible, et comme c'est la même unité puissante qui anime l'Etat dans toutes ses parties, il s'ensuit que l'art est entraîné

dans le même sens, et de la même impulsion que tous les autres organes de l'Etat.

Mais ce qui rend la solidarité de l'artiste, avec les autres parties du tout, plus étroite encore que ne le pourrait faire sa référence à une même unité, c'est son inféodation normale à ceux qui lui donnent tout faits ces modes qu'il reproduit en les embellissant et qu'il ne saurait inventer sans cesser d'être lui-même. Dès qu'il s'élève au-dessus de la nature qui lui livre toutes les formes matérielles sans lesquelles rien n'apparaît, il doit attendre de la société les contours et les allures de tout mouvement humain. De l'homme d'Etat, du guerrier, du citoyen, il reçoit tous les modes d'activité sociale, et du savant ces mythes enchanteurs qui morphisent si divinement les forces abstraites de la nature et de la puissance idéale. C'est dans le temple, comme parlait l'antiquité, que se distinguent et se classent les éléments primordiaux de toute vitalité. C'est le sacerdote qui se livre à ces études, c'est lui qui vit dans la lumière pendant que l'artiste subit les courants magnétiques ; c'est lui qui perd à ces recherches la sensibilité d'impression si nécessaire à l'artiste ; c'est lui qui invente et retient les principes dont l'artiste définira plus tard l'aspect modal.

L'artiste, metteur en œuvre d'une matière dont il ne règle ni ne domine la production, suit aveuglément le courant qui entraîne toutes choses autour de lui. Ce n'est pas lui qui sert de canal aux formes qui s'épanouissent ; son lot est restreint à la médiation impressive. Nul donc plus que lui ne témoigne des intensités et des oscillations de la vitalité nationale. Comment, en effet, cacherait-il ce qu'il subit sans le connaître? Comment transormerait-il la modalité des forces alors que la modalité ne lui appartient pas.

Ainsi s'explique comment les beaux-arts peuvent et doivent être choisis comme index des fluctuations biologiques d'un groupe civilisé; l'animal collectif que que j'appelle l'Etat les fait vivre de sa substance et de sa virtualité, et pour qui connaît l'histoire, il apparaît clairement que les conditions nécessaires à la production esthétique se rencontrent plus nombreuses dans les moments de la plus intense vitalité.

« J'entends tout cela, pourrait m'objecter mon interlocuteur autolâtre ci-dessus mis en scène. Vous n'avez oublié qu'un point, c'est d'éclairer votre lanterne; car pour tout rapporter à l'Etat, quelle qu'en soit du reste votre conception, il faudrait prouver sa réalité, ce qui est radicalement impossible. Vous supposez une unité vitale d'où procèdent les manifestations de la vie dans tout être organique, et vous assimilez l'Etat à un animal collectif, ce qui est une double et fort ancienne erreur. Nous sommes tous d'accord que ce pseudo-platonisme est chose périmée; nous enseignons tous que cet idéal n'est point une unité vivante, mais une vue de l'esprit généralisateur, qui compose un archétype, par abstraction des qualités diverses prises sur les types apparents; que cet archétype est conséquemment un vain mot, *l'antithèse du réel*. En ce qui concerne l'Etat, il y a six siècles au moins que Godefroy de Fontaines, chancelier de l'Eglise et de l'Université de Paris, l'a affirmé sans conteste; nos historiens et nos politiques n'y sont plus revenus. Tous ont abandonné ce préjugé ranci, ce fétiche brisé, qui a bien servi à fonder et gouverner les villes antiques, mais autour duquel vous ne réuniriez plus aujourd'hui que quelques rares fanatiques. Combien de fois faudra-t-il vous répéter que tous, grands et petits, nous sommes nominalistes? »

Si telle objection m'était faite, je répondrais humblement à l'interlocuteur, sans intention ni désir de le convaincre :

« Monsieur, l'opinion du monde n'est pas un criterium de vérité ; les hautes facultés bien appliquées valent mieux que le grand nombre des courtes vues ; le monde entier nierait la vérité qu'elle n'en existerait pas moins, et que celui qui la verrait pourrait, sans déroger à la modestie, crier : Moi seul, et c'est assez ! »

« Mais il importe de vous prévenir que je ne crois pas possible qu'à dix ans d'ici il y ait un seul homme instruit qui se dise nominaliste, ou matérialiste, ou spiritualiste, ou idéaliste, ou socialiste, ou naturiste, ou toute autre qualification qui tend à généraliser un des termes sur lesquels se perçoit l'action sans tenir compte des autres. Le simplisme a fini son règne de théâtre. »

« Si vous voulez me montrer une association d'idées qui n'ont aucun rapport naturel, comme serait celle-ci : une montagne qui accouche, le rapport n'étant ni possible ni fait, en ce cas, monsieur comme Mill et Hamilton, comme vous, comme tant d'autres, je suis *nominaliste*.

Si vous me présentez, au contraire, deux objets ayant entre eux un rapport certain, comme celui de dimension; que je le perçoive ou non, ce rapport n'existe pas moins ; il n'a pas pris naissance dans mon cerveau comme le faux rapport de montagne et d'accouchement; et cependant sa réalité n'est pas vivante, de telle sorte que ce rapport n'est point un fait distinct ayant existence en dehors des deux termes qui l'amènent dans mon entendement. En présence de ce phénomène, je suis, monsieur, *conceptualiste*. »

« Mais si vous me montrez une manifestation vivante, une homme, une plante, un Etat, qui s'évoluent suivant des formes invariables, de telle façon que le germe étant parvenu aux conditions de la vie, il ne puisse prendre que la forme d'un chien si c'est un chien, et non d'un chat ou d'un homme ; je dis que la force virtuelle du genre que représente cet être vivant est une réalité, et dès lors je suis *réaliste*. »

« Vous prétendez que l'archétype n'a pas de réalité personnelle; Platon, monsieur, ne m'a pas engendré, et je suis tout à fait de votre avis en ce point. Ce n'est pas l'archétype qui est réel, c'est la force générique d'où sortent les types organiques. L'archétype, c'est notre façon de nous représenter comment la virtualité initiale pourrait apparaître sous une forme plus complète, plus utilisable. Nous en obtenons la conception, non d'une généralisation, mais d'une intuition. C'est la mise en rapport avec le principe unitaire et non avec les modes variés, qui nous en fait la révélation. Si l'art est au-dessus de la nature, c'est que seul il a l'intuition d'une forme qui réaliserait la mise en valeur totale de la force principielle, alors que la nature ne réalise que des modes insuffisamment condensés ou complémentaires les uns des autres. »

« Quant à ce qui est de percevoir l'unité, cause indépendante de ces manifestations multiples, ce n'est pas avec les sens que cela se voit, j'en conviens ; mais il n'est pas de positiviste qui ne s'appuie sur la certitude que nous avons de sa réalité. Dès le moment qu'il dit *moi*, ce qui est le point de départ de toute connaissance, il sort du sensualisme et du conceptualisme pour entrer dans le réalisme. Car pour personne, le moi ne saurait être une partie organique de l'intelligence ou du corps, ni l'aggrégat entier des parties ;

et s'il est indéniable que l'homme en tant qu'animal est polyzoïque, comme l'état est collectif, il n'est pas moins exact qu'en tant qu'individu, il est un. »

« Resterait l'objection de savoir si le moi est une résultante ou une cause de l'organisme général. Je me contenterai de demander si le multiple peut produire l'un, si les éléments organiques qui changent et se renouvellent sans que l'individualité soit changée, peuvent être la cause de cette individualité; ou si plutôt l'unité n'aurait pas la puissance d'attirer et d'organiser les éléments qu'elle attracte, suivant la loi de son genre, de les rejeter pour d'autres suivant ses besoins, et de quitter le tout quand elle veut. »

« Et vous répondrez comme il vous plaira ; car, quoi que vous disiez, je n'argumenterai pas, et continuerai mon chemin en marmottant cette sentence arabe :

« *Quiconque s'arrête à jeter des pierres à tous les chiens qui aboient après lui, n'arrivera jamais au terme de sa course.* »

CINQUIÈME ENTRETIEN.

DIAGNOSTIC.

I. Vérification de la méthode et de ses déductions par l'état de la peinture au Salon en 1870. — II. Caractère de cette peinture : Fossilisme et naturisme Effacement de tout idéal social. Motifs de cet effacement. — III. Danger de poursuivre l'esthétique dans des formes épuisées. Le domaine actuel de l'art est fatalement restreint à la nature et à l'individu. — Conclusion. L'art, sa fonction, ses rapports, sujet réel de ces réflexions, mais préoccupation secondaire de l'auteur. On a voulu surtout établir : que la liberté de conscience n'est rien sans l'Etat de conscience. Ce qu'il faut entendre par le mot Celte. Pourquoi l'action sociale relève désormais de la science et de la raison d'Etat celtique.

I

Cinq mille cinq cents œuvres d'art réunies pour vous plaire, monsieur le suffrage souverain; l'analyste expert se déclare débordé, Diderot a crié pour infiniment moins que cela, et certes il avait raison, au point de vue où il se plaçait. Mais pour nous, qui cherchons autre chose que des lignes, des couleurs, des effets, des compositions plus ou moins sensibilisants, pour nous

qui venons ici tâter le pouls d'une civilisation qui nous paraît indisposée, et nous efforçons de distinguer ce qui tient à la vieillesse irrémédiable, des autres causes d'épuisement, ce nombre formidable est une faveur. Les grandes lignes s'y détachent mieux, et la conclusion jaillit d'autant plus rigoureuse que la statistique porte sur un nombre de termes plus grand. C'est pour constater cette relation de l'Etat avec la production artistique que nous nous sommes armés des outils de la méthode, que nous avons essayé de dégager la nature et la fonction de l'art et que nous avons signalé la raison d'Etat d'où procèdent nos jugements. D'autres, s'autorisant de connaissances spéciales diront au public les endroits devant lesquels il faut pousser des Ah! Nous aimons mieux laisser chacun s'impressionner en toute liberté, persuadés qu'au demeurant, ces impressions variées aboutiront à un jugement identique chez tous ceux qui ont la même raison de juger.

Si nous avons justement apprécié le rôle concentrateur de Paris, son despotisme en fait de goût et l'abaissement de l'idéal romain dont il procède; si les rapports que nous avons signalés entre les beaux-arts et les diverses phases de l'évolution sociale sont réels et bien observés, nous devons trouver ici les stigmates de ce despotisme, de cette centralisation, de cet abaissement.

La concentration et le despotisme sont complets. Voilà 3000 toiles (et nous laisserons de côté les autres genres pour éviter des longueurs gratuites), voilà 3000 toiles exposées par 2000 auteurs tous Parisiens de fait. Six cents sont nés à Paris, trois cents à l'étranger, le reste en province, mais tous résident à Paris, s'inspirent à Paris, travaillent à Paris et pour Paris.

Quels sujets et quelles ressources d'inspirations leur offre donc ce centre artistique? Aucun qui soit né sur le le sol même. En dehors des représentations naturistes qui ne sont pas dues au voisinage de l'obélisque, et si vous séparez du tas quelques peintures de mœurs féminines dont la gravure de mode a fourni la base, tout le reste est romain. Les dieux, les saints, les héros, les drames, les mœurs, les monuments, tout est romain, néo-romain, judeo-romain, romano-grec, gallo-romain. C'est à Rome qu'est la source et l'école, nos concours et nos prix sont des prix de Rome et des concours romains. C'est là l'art social de Paris, mais en quel état il se trouve! Examinez avec moi ce que font nos gens de talent, voyez ce que M. Bin a fait d'une dryade, M. Em. Lévy du radieux Apollon, M. Tony Robert-Fleury de la prise de Corinthe, et celui-ci de Pégase et celui-là du dieu Bacchus, et tant d'autres de tant de choses semblables qui n'ont pas eu la force d'arrêter votre regard et de marquer votre mémoire. C'est bien fini n'est-ce pas? et il y a longtemps que de précédentes expositions nous avaient prévenus de la mort des dieux de Rome. Rien n'est venu les remplacer; c'est la vitalité qui a quitté le tronc et les hautes branches sont mortes. C'est le meilleur qui est perdu, la vie cérébrale fait défaut et l'organisme vigoureux survit à l'intelligence. Rome languit en nous découronnée, hébétée et cependant puissante encore par sa masse et par sa tradition. Cette mort des dieux romains n'est donc pas une victoire dont on puisse s'enorgueillir. Cette incapacité de produire un Christ, un saint, un mythe, une tragédie, n'est qu'une perte sèche sans compensation; car ce n'est pas une compensation que le regain naturiste que nous offrent d'éminents paysagistes et des animaliers étonnants. Jamais une repré-

sentation de la nature voire même du corps humain, n'a suffi à créer les artistes de premier ordre, il faut de plus hautes conceptions, de plus vastes intelligences, et ce n'est pas pour avoir su copier un torse viril ou photographier un baby et sa mère dans un costume transtévérin qu'on devient Phidias ou Raphaël, c'est pour avoir fait Jupiter ou le triomphe de Galathée.

L'abaissement s'est donc produit en même temps que les effets de la centralisation et du despotisme, et sa marque incontestable c'est le retour vers la nature si remarquable et brillant qu'il se présente. Car la nature, c'est le plus bas des mondes à la vie desquels participe l'homme civilisé; la société, l'idéal sont au-dessus d'elle. La nature a sur nous des droits imprescriptibles, mais nous ne saurions nous confiner en ses domaines sans manquer à notre destinée humaine, sans nous emprisonner avec les animaux dans le cercle des instincts. Certes nous ne contredirons point la prosopopée de Fabricius, lors qu'elle étale les malheurs et les corruptions qui prennent leur source dans la civilisation. Mais ce que nous pouvons affirmer sans conteste, c'est que, quelque dures que soient les conditions de l'état civilisé, c'est le devoir et l'honneur des nations de ne pas reculer devant ces douleurs, d'y parer autant que faire se peut par le travail et la science et de s'éloigner de plus en plus de la nature par les arts de la société. Les nations sous ce rapport ne diffèrent pas dans leur mode d'accroissement et de progression de l'homme pris individuellement; et c'est aussi par sa victoire sur la nature et non par sa complaisance à demeurer en son sein, que l'homme devient l'être sublime qu'il apparaît quelquefois. Sa loi d'évolution peut se déterminer en trois mots : naître dans la nature, vivre dans la société, mourir dans l'i-

déal. Au premier âge l'homme est tout adonné à ses instincts naturels. Au second ses appétits cèdent le premier rang aux sentiments sociaux. Les mœurs, les lois, l'industrie, l'échange remplacent dans son cœur l'amour des sensations organiques. C'est un dur labeur, mais c'est aussi un légitime sujet d'orgueil, on n'avance dans la perfection qu'au prorata de la violence qu'on s'est faite. Plus tard, cette lutte corps à corps, ce culte des rapports sociaux, déclinera lui-même, et l'homme attiré vers les mystères de la mort s'adonnera aux recherches de la destinée; il voudra tenir le *fil du tao*, comme parle Lao-Tseu, et la science avec ses tribulations et ses travaux plus féroces cent fois que ceux de la vie civile le portera plus haut encore, d'un degré. C'est être retombé en enfance, pour les nations comme pour les hommes, que d'avoir oublié les soucis de la science et les luttes de la vie, pour n'exister plus que d'une façon végétative. Dépouillé désormais de l'esprit vivant de la religion et de la politique, l'organisme romain est devenu semblable à un végétal; et sur le champ, l'art oublieux ou blasphémateur des modes religieux, ne rencontrant que contradiction et impuissance dans les formes sociales s'est descendu au niveau de celui qui l'inspire, jusques dans la bête et dans la verdure.

II

Fossilisme et naturisme voilà ce qui se lit à pleins yeux sur trois mille toiles agglomérées. Ce double caractère depuis longtemps acquis au salon annuel, ne présente rien d'éphémère. Les beaux arts ont définitivement perdu leur élévation idéale; la force épigénique manque avec les éléments d'une naissance ou

d'une métamorphose. Toute renaissance même apparaît impossible, car il ne s'agit plus de retrouver des traditions perdues. Nous regorgeons de traditions, nous avons usé et abusé de toutes les figures et de tous les procédés anciens. Nos formes esthétiques, comme des vases fêlés, ne peuvent plus contenir ce qu'on y veut mettre, elles éclatent et tombent en pousssière à chaque essai nouveau d'infusion idéale, ou restent inanimées sous le baiser de l'esprit.

Quel pouvoir le sentiment religieux, très-accusé chez M. Puvis de Chavannes, a-t-il eu en présence de la légende de saint Jean-Baptiste? L'œuvre n'a pu vivre, elle est restée archaïque, les formes ont résisté à l'esprit, trop vieilles pour être animées trop solides pour s'émietter devant lui. C'est l'inverse qui se produit quand l'esprit triomphe de la forme. Voici une bien belle fille de M. Lefèvre, l'ariste l'a voulue vivante; et telle elle est apparue, mais du coup le mythe ancien a craqué; malgré le puits, le seau et la corde, l'austère vérité s'est effondrée. Fossile le saint, naturiste la belle fille.

Quelle est irritante de sève et de vigueur, cette rouge enfant de l'Orient que M. Regnault nous présente sur un fond de soie d'un jaune éclatant! Comme l'idéal sensuel de l'animalité est profondément révélé! oui, mais Salomé a disparu. Fossile Salomé, naturiste la petite.

La peinture historique, la peinture de mœurs, témoignent de la même façon. M. Tony Robert Fleury nous a montré à ses débuts un drame vivant, la lutte désespérée du Slave contre le czarisme; Ceci n'empruntait rien à l'idéal qui s'en va. Le Slave comme le Celte est à l'état naissant, ce n'est pas lui qui est mort, c'est la forme épuisée de son évolution romaine,—nous

le constaterons tout à l'heure en présence de M. Matejko, — aussi l'émotion était-elle puissante. Impossible de retrouver cette vibration en face du tragique événement de *la Prise de Corinthe*; tout l'intérêt du tableau vient des belles chairs et des chevelures, le naturisme vivant couvre l'idéal social mort. Pourquoi donc chercher un prétexte historique, si l'on ne doit obtenir que des effets naturistes?

M. Matejko peint du social pur; il nous a donné l'*Union de Lublin*. Ce n'est certes pas le mérite du peintre et l'imagination de l'auteur qui ont fait défaut au sujet. Des seigneurs, des monarques, des prélats, la puissance religieuse gouvernant la politique, il semble que tant d'éléments devraient vivement impressionner. Comment se fait-il que vous restiez froid? Comment se fait-il que *l'Entrée de Charles V à Paris*, par M. Ulmann, nous laisse aussi tout indifférent? C'est qu'il ne s'agit pas de connaître et de grouper des costumes et des types pour faire revivre un sujet; c'est que la peinture n'a pas pour but de nous apprendre l'histoire, ce qui serait un faible moyen de pédagogie; c'est qu'on ne saurait faire palpiter ce qui est mort, et que l'idéal doit être contemporain et vécu, encore que le sujet soit pris au temps le plus reculé. Un Prométhée, une naïade, sont d'éternelles fonctions que l'on peut remettre en œuvre à un point de vue actuel; mais si l'on se contente de l'idéal qui les a formulés au temps des Grecs, on n'est plus un transformateur, on est un copiste; ce que l'on veut représenter l'a été complétement au moment où les conditions voulues étaient acquises à l'artiste.

Si l'idéal social pouvait être atteint aujourd'hui, il sourdrait des sujets anciens comme des modernes, et la preuve qu'il ne peut l'être, c'est que les tentatives

d'actualité, les peintures de mœurs contemporaines, sont plus vides que les scènes archaïques. Ces femmes (car le frac continue à ne point oser paraître), ces femmes couvertes de soie et de velours, qui simulent quelques bavardages, sont là simplement pour la gloire de Worth ; elles n'ont rien dans la tête, rien dans le cœur ; l'habit et son mannequin de chair, les voilà tout entières. Quand tout ce qui fait la femme est parti, le *caput mortuum*, c'est une cocodette.

Cependant, voici une scène de sentiment : c'est une pauvresse abandonnée avec un enfant qui va mourir faute de lait. Nous sommes au bois ; une calèche passe; la comtesse descend et donne le sein au frère inférieur. Pouah! voilà bien du naturisme ; avant tout, sauver la vie à ce marmot! Oui, mais où est le sentiment maternel, celui de la famille? Est-ce qu'elle a le droit, cette mère, de donner au premier venu, qui peut l'infecter, ce sein qui est la vraie source de vie de son enfant? Est-ce qu'elle a le droit de se risquer elle-même? N'a-t-elle donc pas un mari, des parents? Allons, passons. Supérioriser l'instinct de la bête au sentiment de la famille, c'est écœurant. Nous ne voulons même pas savoir comment l'exécution répond à la pensée.

Puisque nous sommes voués au naturisme, considérons-le donc aux endroits où il ne vient pas se substituer subrepticement à l'idéal supérieur qui semble le contenir. Le triomphe de notre temps, c'est la nature morte, fossilisme et naturisme mêlés. Aussi quel rendu ! M. Desgoffe exhibe tous les ans les vieux joyaux de nos pères, et nous nous en réjouissons pleinement. MM. Rousseau et Vollon tirent les plus merveilleux effets du cuivre, des roses et des beaux poissons qu'ils ont rencontrés; mais qu'ils ne s'avisent

point de changer de sujet; leurs talents ne pourraient vaincre la fatalité. La preuve en est là sous vos yeux, et voilà du même M. Vollon une femme et un enfant qui font regretter ses poissons. — Oh! les beaux paysages! le talent peut encore ici se faire valoir, et les peintres de notre temps ont eu du flair, qui, ne sentant plus les effluves de l'idéal social, sont allés communier avec la vraie nature. Leur amour s'est vu couronné; la belle éternelle a révélé ses charmes, et le bouquet cueilli de çà de là par le peintre est plus beau que ce qui se voit par les champs. Il y a au salon des recoins ombreux, des flaques herbacées devant lesquelles on garde le silence, de peur que le bruit de la voix n'en effarouche la fée. Ici c'est le soleil, l'espace, le roc, et voilà l'animal, certes, bien traité et superbe. Cependant, je ne voudrais pas jurer qu'hier, sur ce point, ne porte pas tort à aujourd'hui. J'ai par là, dans la mémoire, quelque gelée d'avril et quelque retour de marché qui se font un peu regretter.

J'ai gardé pour la fin, et hors cadre, un mot à dire sur les portraits : Il y a de beaux portraits au salon; il y en a tous les ans. Ne serait-ce donc pas que le portrait est un genre suprême et que nous serions ici contredit? En aucune façon, s'il n'y a plus d'idéal patriotique, familial et religieux, il y en a encore d'individuel, comme il y en a dans la nature et dans l'orfévrerie de nos pères.

On pourrait affirmer au contraire, que lorsque l'idéal se retire des groupes, il se concentre dans la cervelle de l'homme; et si peu que le mouvement continue, les peintres ayant la main faite, ce sera le moment de se faire *pourtraire*. Car, il faut le dire à la louange des artistes, le côté du métier et du procédé qu'ils ont mission de conserver ne baisse pas comme on pourrait

le craindre, avec la diminution de valeur de son emploi. Il y a bien çà et là quelques efforts tentés pour faire perdre le sens de la couleur, du dessin et de toute forme, et nous verrons avant peu quelque paquet blanc séparé par un trait noir, qui sera catalogué sous la rubrique : jeune mariée. Mais cela ne tire pas à conséquence.

Ces exemples suffisent à montrer comment le salon témoigne des oscillations tonales de l'esprit qui le fait vivre; c'est ainsi qu'il confirme le diagnostic social que nous avons porté sur la civilisation actuelle. Quiconque a suivi des yeux la série de ses prédécesseurs depuis dix ou quinze ans, peut juger de leur frappante ressemblance avec le dernier et de la force que la permanence des mêmes signes apporte à notre appréciation. C'est donc à tort qu'on négligerait de tels renseignements. C'est donc à juste titre que nous avons essayé d'indiquer les moyens de les percevoir et de les juger.

Ce n'est point une thèse nouvelle que celle de l'influence de la civilisation sur les arts plastiques; mais en la reprenant à notre façon nous avons cherché à donner avec la mesure de cette influence, les motifs qui en l'expliquant, la rendent indéniable. Là finit le champ que nous avons voulu parcourir.

III

En quelques mots on peut résumer l'objet de ces réflexions : l'art ne crée ni son idéal ni ses formes, il s'inspire du premier et reçoit les autres toutes faites. Il ne peut mettre en œuvre que les rayons disponibles de l'idéal, et les productions actuelles démontrent que toute virtualité perceptible est réfugiée dans la

nature et dans l'individu et que tout idéal collectif est éclipsé sous l'horizon.

Jusqu'au jour où il apparaîtra de nouveau, portant un monde d'activité et de formes inconnues, l'artiste sur ce terrain est condamné à l'inaction; l'élan le plus désespéré de l'amour esthétique ne pourrait rajeunir cet amant fourbu.

Si donc il nous était donné d'être entendu d'un artiste, nous lui dirions : « Ne regardez pas en arrière, le passé est pour vous semé de piéges — Les allégories du vieux temps vous mèneraient peut-être à faire un jour pour l'Amèrique ce que M. Yvon, qui méritait mieux, n'a pas laissé de faire, et vous aligneriez des figures de bois bonnes à décorer la poulaine d'un bateau caboteur dans un cadre d'un prix et d'un poids inestimable. — N'essayez pas l'histoire, elle ne vous serait qu'un prétexte menteur pour montrer de belles natures mortes ou vivantes, mieux vaut se passer du prétexte. Faites des soldats, si vous voulez, mais n'essayez pas la bataille, depuis longtemps le sens en est perdu dans tous les aspects qu'il a pu revêtir. Vous ne l'entendez plus comme les Juifs dont le dieu des armées poussait les guerriers exaltés; ni comme les Grecs que guidait au combat la dévastatrice Athènè et le furieux Arès; ni comme les Romains qui testaient avant l'assaut et portaient au cœur l'amour de leur constitution groupale plus haut que jamais hommes ne l'ont porté; ni comme les Tartares qui fléchissent de crainte, d'amour et de dévouement en face de ce mot magique : le Khan! A plus forte raison ne vous souvenez-vous plus de ces fraternités gaéliques qui faisaient de la foi au chef l'élément le plus terrible de frénésie belliqueuse qui jamais ait existé. Suivez l'exemple de MM. Meissonnier, Detaille, Protais, etc., etc., faites des soldats

au bivouac ou à la cantine, aimant, buvant, pipant ou chevauchant; faites les travailler dans le bois et la tranchée sous l'ordre de l'ingénieur, mais pour l'amour de Rubens ou de Salvator, ne refaites pas ces faux combats où des gens bien boutonnés font tomber sans efforts des morts qu'ils n'ont pas touchés. »

« Vous avez encore des hommes et des femmes, ramassez et prenez. Voilà un journaliste sans barbe, dont la physionomie est exactement reproduite par M. Pérignon, on y voit bien le condottiere sans pitié qui est arrivé par les armes à tous les bénéfices matériels de sa situation sans avoir pu encore se faire décerner le triomphe, et cela ne procède point du naturisme ou du fossilisme. Vous n'avez pas besoin de quitter Paris pour y trouver d'admirables résumés de tous les instincts primitifs; faites, comme M. Carolus Durand, un chef-d'œuvre rien qu'en reproduisant une dame, de notre temps inconsciente de toute autre chose que de son étonnante et naïve sensualité. »

« Enfin cultivez les roses, la mer, les poissons et le bric-à-brac, qui sont de tous les instants et ne sauraient vous faire défaut. Que si vous dédaignez si riche butin, croisez-vous les bras en attendant la lumière, ou bien laissant le pinceau pour l'invention, cherchez les origines du pouvoir et préparez-vous à l'action. Au commencement des phases, l'art n'est pas reproducteur de plastique et les vrais artistes sont les savants, les politiques, les guerriers, les administrateurs et les justiciers.»

« Sur ce, que Dieu vous ait en sa sainte garde. »

CONCLUSION.

Je termine ici cet aperçu sans trop regretter l'impossibilité dans laquelle je me suis trouvé de donner les développements suffisants à tant de points indiqués; il est facile à chacun d'y suppléer, et aussi bien ce qui importe c'est moins de prouver que d'être compris. Ce que jai voulu avant toutes choses à propos de l'art et de ses rapports, c'est indiquer la source où se puise le droit de juger. C'est montrer que la liberté de conscience dont on a fait une conquête si merveilleuse n'est de rien sans un état de conscience. Liberté de conscience est un pléonasme, la conscience est par essence incoercible, et une conscience non libre ne se comprend pas plus qu'un corps inétendu. Mais la liberté ne sert de rien à qui n'en a pas l'emploi. M. de Maistre a dit : « Il est plus facile de faire son devoir que de le connaître, » et en effet, l'origine de l'action est dans la volonté et le déterminatif de la volonté dans le savoir et la foi. — Qui ne connaît pas la destinée n'agit point, il est agi par les fatalités, il est dans l'action de ceux qui savent, il ne fait que du mouvement. J'ai voulu montrer l'inutilité de la méthode même intégrale au point de vue de l'action, du jugement, de la connaissance de la destinée et j'ai dégagé autant qu'il a été en moi la nécessité d'une raison d'Etat; enfin je me suis réclamé de la raison d'Etat Celtique.

J'espère que personne ne se méprendra sur la portée que je donne à ce vocable; mon intention n'a été ni de planter un drapeau atavique ni de renouer la chaîne des temps, encore moins de fonder une petite église nouvelle au milieu des petites églises qui grouillent de partout. Si le nom de Celte vous effarouche vous mettrez à la place ce que vous pourrez. Quant à moi je ne renierai point le nom de mes ancêtres. Ce n'est pas pour les besoins de ma cause que j'ai choisi cette raison d'Etat; on ne crée pas ces choses-là on ne crée rien, on perçoit quand on regarde avec bonne volonté, du côté où se fait la manifestation.

J'ai signalé parce que j'ai vu.

Ceci n'est pas une prophétie ; je déclare ne pas savoir les événements qui peuvent survenir d'une émergence idéale, je déclare ignorer les formes organiques et les formes d'activité qui peuvent appartenir à un Etat qui n'a pas commencé son développement historique. Du reste, les modes n'importent point, qui a vie a forme et nous ne devons pas nous préoccuper d'acquérir ce qui nous sera gratuitement donné. Mais ce que je sais bien c'est que tous les termes de virtualité sont épuisés dans l'action romaine; c'est qu'il ne lui reste plus comme ressource et reliquat de mouvement que le repliement en son sein et l'épuisement de ses propres éléments; c'est que ce dernier mouvement est maintenant engagé. Il n'est pas besoin d'être un grand clerc pour s'apercevoir de ces choses encore que beaucoup les ignorent. Il est certain qu'un grand nombre d'hommes, dominés par leurs appétits naturistes, ne peuvent s'élever à la conception de l'Etat et de ses lois, non plus qu'au sentiment de la force qui maintient en groupe les éléments du corps social; on les désigne depuis peu parmi nous

du nom d'antropomorphes et de zoanthropes. Il est certain qu'il n'est pas donné à tous de s'élever à la notion de ce centre de puissance totale qui est le principe de toute substance, de tout mouvement, de toute vie. Ce n'est pas pour ceux-là que nous témoignons ce que nous avons perçu, mais bien pour ceux qui, savants ou ignorants des problèmes de la Théodicée, ont le sens de ne pas renier les impressions de la puissance, encore qu'ils ne se les expliquent point. Ces hommes sont nombreux en tout temps et sous toutes les latitudes, et si l'expression cultuelle de leur sentiment est essentiellement variée, rien n'est plus un que leur sentiment. C'est même cette unité principielle qui a donné naissance à l'étonnante doctrine de la catholicité, impériale et papale de Rome; hérésie scientifique que les sacrifices les plus grands et l'emploi des moyens les plus violents ne devaient point réaliser. C'est folie de vouloir tout unifier dans une loi égalitaire, on se heurte à ce point de la fatalité qui a nom *distinction des fonctions*, et l'œuvre demeure inachevée comme Babel.

La variété dans l'unité voilà la loi incommutable.

Nos pères Celtes n'ignoraient point ces principes; leur merveilleuse science, qui n'a jamais été et ne sera jamais doctrinée, comprenait d'un regard toutes les diversités et toutes les harmonies de la loi générale; elle embrassait toutes les conditions et toutes les luttes que suscitent aux êtres finis leur mise en rapport avec le total et n'en cherchait point la solution de ce côté-ci du tombeau. Ils s'en sont expliqués dans la forme suivante : « *Trois nécessités de Dieu : être infini en lui-meme; être fini par rapport au fini; être en accord avec chaque état des existences dans le cercle de Gwynfid.* »

Nos pères n'admettaient pas qu'il y eut un bien et

un mal, un beau et un laid, pas plus que nous n'admettons qu'il y ait un principe chaud et un principe froid; mais ils savaient qu'il y a des degrés de plus ou de moins et des opportunités de temps et de lieu, ainsi ils évitaient le terrible « *vérité en deçà erreur au delà* » qui tuera Rome comme il a tué Pascal. Ils savaient qu'on ne mène pas à bien cette métamorphose dernière qui a nom la Mort, sans l'avoir préparée par la vie; et ils savaient que la condition de la vie ici-bas c'est la société, et non le cloître qui tend à supprimer les termes intermédiaires pour précipiter l'homme dans la mort avant qu'il ait vécu.

Le Celte est le seul dont l'esprit trinaire a évité tous les simplismes et posé le germe de la méthode intégrale; les triades bardiques, l'organisation sacerdotale discernant fonctionnellement le druide du barde et de l'ovate, voilà d'irrécusables témoignages.

Jamais le Celte ne méprisa sa chair ni son esprit; ce qu'il méprisa sans emphase c'est la mort, parce qu'il savait l'amour, qui fait de la mort un triomphe. Bien équilibré, comprenant la valeur respective des trois mondes : nature, société, idéal; il n'a pas connu ces prédominances monstrueuses qui font du barbare un naïf sans cesse dominé par l'esprit d'autrui, alors qu'il attribue la toute-puissance au côté matériel de la force qu'il possède; il n'a pas connu cet absolutisme exclusif qui fait du Romain un oppresseur des races et des types, par surabondance d'esprit groupal. Aussi ne pouvait-il pas naître tant que le sol était couvert de barbares et de Romains; sa supériorité d'équilibre faisait son infériorité de fait, puisque son développement organique ne pouvait se faire dans le même temps que celui de ses ennemis, à raison même de sa complexité. Il a fallu attendre, il a fallu se retraire,

il a fallu laisser pousser jusqu'à épuisement de germe toutes ces plantes inférieures dont les croisements babaroques devait aboutir à cette hybridité qu'on appelle Paris.

Mais tout finit qui a commencé. L'échéance inexorable est arrivée, il n'est plus de terme où se reporter. Bientôt le sol sera libre; la tempête va balayer toutes ces choses inertes, infécondes, incapables de résistance qut occupent la place où doit s'évoluer la conscience vivante. Toutes les maladies, filles de tous les parasitismes et de toutes les promiscuités, se sont donné rendez-vous à l'heure de la vieillesse pour achever promptement la Ville hydropique qui s'est outrecuidemment déclarée éternelle; et les prophéties du Ménez-Bré annoncent que le temps est proche, où le Celte va se lever dans sa sérénité pour vivre sa vie. Il est là comme le gladiateur avant le combat, il défile devant les souverains de toute provenance et les empires au déclin :

« *Ave Cæsar*, ceux qui vont vivre te saluent. »

PARIS. — Imprimé chez Jules Bonaventure, 55, quai des Augustins.

Paris. — Imprimé chez Jules Bonaventure,
55, quai des Grands-Augustins.